

SEPTEMBRE 1906
25^e ANNÉE
N° 198

FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION
MENSUELLE
26, Rue Drouot



Collection de M^{me} CLAUDON

LE BERGER MUSICIEN

Tableau de JEAN-ALEXIS GRIMOIX

Reproduction intégrale

PRIX { 3 FRANCS ;
ÉTRANGER : 3 FR. 50

Abonnement { France. 36 francs
d'un an { Étranger (Union postale). 42 —

Ayuntamiento de Madrid

CLARIDGE'S HOTEL LONDON.

LES Pères Chartreux
Expulsés de France
Fabriquent maintenant à TARRAGONE
ESPAGNE
leur Liqueur bien connue
Cette fabrication se continue
selon les procédés dont
ils ont gardé le secret.

La forme de la Bouteille
Le Nom,
l'Etiquette
seuls ont changé,
**BIEN REGARDER pour
NE PAS CONFONDRE**



Luxuriance des SEINS
EN 2 MOIS
par les **PILULES ORIENTALES**
Les seules qui développent, raffermissent,
reconstituent les SEINS, effacent les
saillies osseuses des épaules et donnent au
Buste un gracieux embonpoint. Bienfaitantes
pour la santé. Approuvées par les célé-
brités médicales. — Résultat durable.
FLACON AVEC NOTICE : 6 fr. 35 FRANCO.
RATIE, Ph^m, 5, Passage Verdeau, Paris (9^e)
Dépôts: Bruxelles, Ph^m SAINT-MICHEL
Genève, Droguerie CARTIER & JOLIN



CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
Boîte : 2 fr. 50 franco. — Pharmacie, 12, B^e Bonne-Nouvelle, Paris.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE
CAPITAL : 150 MILLIONS — Lettres de Crédit pour VOYAGES — Location de Coffres-Forts. — Agences dans les VILLES d'EAU


Le Laurénol
est
LE PLUS EFFICACE
et
LE PLUS INOFFENSIF
des
Désinfectants
Pharmacie Normale, 19, rue Drouot

LES CAPSULES D'APIOL
DES DRS
JORET & HOMOLLE
GUÉRISSENT LES DOULEURS, RETARDS,
SUPPRESSIONS DES ÉPOQUES
Le Fl. 4^e 50 F^c. Ph^m SÉGUIN, 165, Rue S^t-Honoré, Paris

ANNUAIRE des CHATEAUX 1905-1906
(19^e année)
40,000 NOMS & ADRESSES
de tous les
PROPRIÉTAIRES DE CHATEAUX DE FRANCE
avec Notices illustrées de
250 GRAVURES
* PRIX : 25 FRANCS *
(Envoi franco)
A. LA FARE, éditeur du Tout-Paris et
de l'Annuaire des Châteaux
55, Chaussée-d'Antin, Paris (IX^e)
Téléph. 147-49
Chez le même Editeur, Guides des Familles :
1^o Aux Bains de Mer ; 2^o Aux Villes d'Eaux.
— Prix de chaque volume, 2 fr. 50 ; franco, 3 fr.

L'IODHYRINE du Docteur DESCHAMP
EST LE SPÉCIFIQUE PAR EXCELLENCE de L'
OBÉSITÉ
CACHETS PILULAIRES
préparés par L. LALEUF, pharmacien à Orléans.
SEUL PRODUIT SÉRIeux, GARANTI ABSOLUMENT INOFFENSIF
Sans action nocive sur
LE CŒUR, L'ESTOMAC, LES REINS.
PROGRESSIVEMENT
Fait MAIGRIR EN QUELQUES SEMAINES
Ne laisse pas de rides. — Convient aux deux sexes.
Le Traitement complet : **10 francs.** — Envoi
fr^o et discret contre mandat adressé à M. H. DUBOIS,
pharmacien, ex-interne, 5, rue Logelbach, PARIS
(Parc Monceau), Tél. 502-76, où une bascule de
précision est à la disposition de nos clients.
Principales Pharmacies de France et de l'Étranger.
Seuls concessionnaires pour l'Empire de Russie :
Luxembourg et C^{ie}, Varsovie, Zorawia, 40.

CYCLES, Motocyclettes et Autos
"L'Albatros" H. BILLOUIN, Ing.
Const. 104, Av. de Villiers, Paris.
Bicyclettes neuves de gr. luxe, course et
route garanties d. 420 f., d'occasion en bon état d. 30 f.
Motocyclettes neuves, sur commande, route et course de
2 à 6 chevaux depuis 500 f., d'occasion depuis 150 f.
Voitures Automobiles neuves et sur commandes d. 2900 f.
2 et 4 places, d'occasion 500 f. Réparations et Transformation
Accessoires et Pièces détachées. Facilité de paiement.
Prix modérés. Catalogue franco. Téléphone 548-03



CHEMINS DE FER
d'Orléans, du Midi et de Madrid-Saragosse-Alicante

RELATIONS DIRECTES

ENTRE

PARIS (Quai-d'Orsay) et BARCELONE

via Limoges-Montauban-Toulouse

Il est délivré, à partir du 10 Juin 1906, au départ
de Paris (Quai d'Orsay), des billets directs de 1^{re}, 2^e
et 3^e classes pour Barcelone aux prix de 129 fr. 60
en 1^{re} classe, 89 fr. 15 en 2^e classe et 57 fr. 95 en
3^e classe.

Enregistrement direct des bagages de
Paris à Barcelone

Voitures directes, Lits-toilette, Compartiments-cou-
chettes, Wagon-Restaurant.

ALLER (1)

Paris, d^p..... | 10 h. 17 m. | 7 h. s. | 8 h. 47 s.
(Quai-d'Orsay) (a)
Barcelone, ar. | 7 h. 51 m. | 2 h. 48 s. | 7 h. 26 s.

RETOUR (1)

Barcelone, dép. | 1 h. 59 s. | 6 h. 31 s. | 10 h. m.
(b)
Paris, ar..... | 10 h. 31 m. | 5 h. 22 s. | 8 h. 44 m.
(Quai d'Orsay) (c)

(1) Service au 1^{er} Juillet.

(a) Au départ de Narbonne, ce train circulant les
dimanches et jeudis seulement est exclusivement composé
de wagons-lits et ne prend que les voyageurs de 1^{re} classe
ayant payé un supplément de 14 fr. 10 à la
C^{ie} des wagons-lits. (Nombre de places limité.)

(b) Jusqu'à Narbonne, ce train circulant les lundis et
vendredis seulement est exclusivement composé de
wagons-lits et ne prend que les voyageurs de 1^{re} classe
ayant payé un supplément de 14 fr. 10 à la C^{ie} des
wagons-lits. (Nombre de places limité.)

(c) Via Bordeaux avec billets scindés.

CHEMIN de FER d'ORLÉANS

AUVERGNE

(Stations thermales de la Bourboule,
le Mont-Dore, etc.).

A l'occasion de la saison thermale de 1906, la
Compagnie d'Orléans a organisé un double
service direct de jour et de nuit, entre Paris,
La Bourboule, Le Mont-Dore, Nèris-les-
Bains et Evaux-les-Bains. — Durée du trajet :
8 h. 45 environ. — Voitures de toutes classes,
lits-toilette, wagon-restaurant.

Les voyageurs peuvent utiliser les combi-
naisons de billets suivantes :

BILLETS D'ALLER ET RETOUR COLLECTIFS DE FA-
MILLE, valables deux mois, avec faculté de
prolongation, réduction variant de 20 à 50 0/0
selon le nombre de personnes.

BILLETS D'ALLER ET RETOUR INDIVIDUELS, valables
10 jours, avec faculté de prolongation,
réduction de 25 0/0 en 1^{re} classe et de 20 0/0
en 2^e et 3^e classes, à titre d'essai, et pour
les stations de la Bourboule et du Mont-
Dore seulement, cette catégorie de billets
sera délivrée jusqu'au 30 septembre 1906,
avec une durée de validité de 21 jours (sans
prolongation).

BILLETS D'EXCURSION à itinéraire fixe (3 itiné-
raires) permettant de visiter les points les
plus intéressants de l'Auvergne et du Limou-
sin, valables 30 jours avec faculté de pro-
longation.

CARTES D'EXCURSION INDIVIDUELLES ET DE FAMILLE,
à prix réduits, valables un mois, avec faculté
de prolongation, donnant en outre du trajet
d'aller et retour depuis le point de départ
du voyageur, la faculté de circuler à volonté
dans l'une des deux zones suivantes :

1^{re} Zone. — De Clermont-Ferrand à Eygurande,
de Laqueuille au Mont-Dore, d'Eygurande à
Aurillac et à Neussargues.

2^e Zone. — De Saint-Denis-près-Martel à Arvant,
de Viescamp-sous-Jallès à Figeac, de Neus-
sargues à Millau, de Mende au Monastier,
de Séverac-le-Château à Rodez, de Rodez à
Saint-Denis-près-Martel.

Pour tous renseignements complémentaires,
consulter le Livret Guide de la Compagnie.

AVIS AUX CHASSEURS

LA Compagnie d'Orléans a décidé que, jusqu'au
jour de la fermeture de la chasse, les trains
3 et 40 s'arrêteront à Nouan-le-Fuzelier les
jours indiqués ci-après :

LE TRAIN 3, partant de Paris-Quai d'Orsay à
7 h. 28 du matin, s'arrêtera le dimanche et
les jours fériés.

LE TRAIN 40, partant de Vierzon à 7 h. 3 du
soir et arrivant à Paris-Quai d'Orsay à
10 h. 16 du soir, s'arrêtera les dimanches et
lundis, les jours fériés et lendemains de
jours fériés.

WAGON-RESTAURANT

Jusqu'à la fermeture de la chasse, un wagon-
restaurant circulera sur la section de Paris
à Vierzon :

1^o Dans le sens de Paris

Le samedi de chaque semaine et les 31 octobre,
24 et 31 décembre, par le train 199 partant
de Paris-Quai d'Orsay à 7 h. 11 du soir ;

2^o Dans le sens de Vierzon

Le dimanche de chaque semaine, les 1^{er} no-
vembre, 25 décembre et 1^{er} janvier, par le
train 114 partant de Vierzon à 6 h. 39 du
soir.

D'autre part, jusqu'au jour de la fermeture
de la chasse :

A) Les trains 433 et 306 qui circulent sur la
ligne d'Etampes à Beaune-la-Rolande et qui
correspondent à Etampes aux trains 3 et 40
précités, s'arrêteront à la station d'Ascoux
les dimanches et jours fériés.

B) Le train 439 de cette même ligne, qui cor-
respond à Etampes avec le train 43 partant
de Paris à 6 h. 35 du soir, s'arrêtera à la
station de Villemurlin les dimanches et
jours fériés.

Ces nouvelles facilités seront certainement très
appréciées des chasseurs.

Les Chroniques du Mois

LES OMBRES SUR LE MUR

TRISTESSE D'UNE MUSE

... J'étais seul, hier soir, au Théâtre Français
Ou presque seul. L'auteur n'avait pas grand succès...

Je ne le nommerai pas... C'est un auteur à la mode. Il sait traiter les plus graves problèmes avec une aisance gamine et, comme certain convertissait en madrigaux l'histoire romaine, résoudre en jeux de mots la question sociale. Il n'y a pas, à proprement parler, dans ses œuvres, d'intérêt dramatique, mais elles sont si spirituelles, si spirituelles! D'autres disent : si humaines, si humaines! Bref, on l'admire beaucoup. Mais, hier soir, on s'ennuyait parce que le public, dans la salle, était composé d'étrangers pour qui tout ce qui passait sur la scène était beaucoup trop parisien.

J'ai la faiblesse d'aimer le théâtre. J'y vais, même l'été, en sortant de mon bureau, pour prendre l'air. On y respire l'arôme des dernières oranges; on y contemple avec attendrissement les « billets de faveur » : ces messieurs en jaquette, ces dames en colonnade blanche; on y rencontre parfois des amis qui vont partir pour la mer et qu'on traite gentiment de « sales veinards »!

Quand la pièce me fait mal à la tête, je fréquente les couloirs. Ils sont larges comme des avenues. Je m'assieds là, sur une banquette de velours, près du vestiaire orné d'un unique boa et d'un petit chapeau canotier, mais où flottent encore les parfums de l'hiver. Et je cause avec les ouvreuses.

Ce sont des personnes méfiantes, toujours en train de discuter à voix basse des questions d'intérêt. Il est difficile de gagner leur confiance. Je m'en honore et me flatte d'avoir recueilli de leur bouche plus d'un curieux aphorisme sur la Vie, plus d'un ingénieux aperçu sur l'Art. L'une d'elles me disait un jour : « Croiriez-vous, Monsieur, que depuis trois mois on n'a pas repris sur notre scène Les Ouvriers de M. Eugène Manuel? » C'était inconcevable, en effet...

Ce soir-là je ne fus pas médiocrement surpris d'entrevoir, glissant sur le parquet du foyer désert, une forme étrange : une femme, à en juger par la souplesse de l'allure; un spectre, assurément, car son visage et ses mains avaient la même blancheur que son vêtement. Elle se dandinait, langoureuse, s'arrêta devant la statue du Patriarche de Fernet et, d'une voix profonde rappelant pour un habitué de la Maison le bel organe de M^{lle} Roques, elle se mit à réciter :

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire...

Je toussai légèrement, pour avertir de ma présence. L'apparition se tourna vers moi; je la saluai poliment :

— Vous l'avez deviné, Monsieur, dit-elle, je suis la Muse d'Alfred de Musset... Couvrez-vous donc... Ma présence en ces lieux peut vous déconcerter...

— Ah! un alexandrin! remarquai-je.

— L'habitude... Vous êtes poète?

— Pas le moins du monde.

Elle soupira :

— Tant pis! Je cherche un poète.

— Ici?

— N'importe où... C'est que je suis encore jeune, voyez-vous, Monsieur. Et ça me rend malheureuse de n'avoir plus personne pour qui chanter, de ne plus pouvoir dire à un petit ami :

Poète, prends ton luth et me donne un baiser!

Elle avait traîné sur ce vers l'intonation charmeresse de M^{me} Sarah Bernhardt. Son sourire parut insinuer qu'elle regrettait le baiser plus encore que le luth. Elle reprit :

— Alfred est ridicule. Rien ne l'intéresse. J'ai beau lui faire des agaceries... Il est en marbre, quoi! Si vous croyez que c'est amusant, par cette chaleur, de rester du matin au soir sur un socle, à regarder passer des Anglais.

Cette petite Muse était gentille, dans sa grâce un peu surannée... J'offris une promenade au jardin des Tuileries. Légère, elle s'appuyait à mon bras pour descendre l'escalier. Et quand nous fûmes sous les arbres, la nuit, les clartés lointaines, une rumeur diffuse nous emplirent d'un trouble délicieux.

— Oui, je cherche un poète! répéta ma compagne, et elle se serrait contre moi. Je répondis :

— Il y a tant de poètes qui cherchent une Muse.

— Vous en connaissez?

— Des amis.

— Où demeurent-ils?

— Dans des brasseries.

— Ils n'ont pas changé!

J'en proposai quelques-uns. Elle les écartait tous : Moréas était trop grave, Francis Jammes trop familier, Verhaeren trop farouche. Samain, hélas! n'était plus...

— Tenez! s'écria-t-elle, ne me parlez pas des poètes contemporains. Ils manquent d'éloquence, de délire... Que sais-je? Ils écrivent trop bien. Ça n'est plus le grand style. J'aurais à changer toutes mes habitudes. Je suis une Muse désaffectée.

— Mettez-vous donc hardiment à la mode du jour. Renoncez à la poésie. Soyez la Muse d'un auteur dramatique. Ils gagnent beaucoup d'argent. Je connais une jeune Muse lyrique qui réussit fort bien au théâtre, celle de M. Henry Bataille...

— Visiter des directeurs, fréquenter les coulisses, recevoir des actrices? Jamais! j'ai trop de dignité, Monsieur...

Nous marchions sur les quais argentés par le clair de lune. Elle s'accouda quelques instants au parapet, penchée sur les reflets du fleuve pais, redressée, porta son regard au loin vers le fiévreux fourmillement où vit Paris nocturne, ses luxes, ses débauches, sa misère :

— Ah! chanter tout cela!

Elle vit bien que mes yeux, devant cette beauté

que j'aime, s'étaient mouillés de larmes. Je sentis ses bras autour de mon cou, j'entendis sa voix murmurer :

— Veux-tu, dis, que je sois ta Muse?

Je la détachai doucement :

— De grâce Mademoiselle, ne me gênez pas cette soirée. Une Muse pour moi? Non, ça n'est pas mon genre. Le grand style alors? Comme vous le disiez tout à l'heure :

Poète, prends ton luth et me donne un baiser!

— Eh bien?

— Eh bien, voilà : je n'ai pas de luth. Il faudrait en acheter un, apprendre à jouer dessus!... Et puis, je vais vous dire, les Muses ça a d'énormes inconvénients. D'abord ça vous fait remarquer, ça vous donne aux yeux du public une importance ridicule, enfin ça vous impose un genre. Les Muses rehaussent les poètes et en même temps les éclipsent. Les critiques, par galanterie sans doute, ne parlent que d'elles : La Muse de M. X... semble se fatiguer; ou bien : Jamais la Muse de M. Z... ne fut mieux inspirée... C'est très désagréable. Mais il y a plus : il faut vous nourrir, et on n'a pas toujours de quoi; il faut cultiver votre renommée, et on n'a pas toujours le temps. Dès qu'on s'amuse un peu, vous ronchonnez. Entre nous, Mademoiselle, l'avez-vous assez embêté, ce pauvre Alfred!... Vos pareilles sont des compagnes exigeantes et souvent acariâtres, des espèces de pions. Elles nous obligent à l'inspiration dans le moment que nous avons mal à l'estomac ou envie d'aller nous promener. Et il n'y a pas de remède! Une Muse, ça se dresse encore au flanc des statues pour les convier — raseuse éternelle! — à des tas de choses dont les morts n'ont plus envie du tout...

La pauvre enfant baissait la tête quand nous retraversâmes ensemble la place du Théâtre-Français. Comme minuit sonnait je la reconduisis, avec toutes sortes de gentilleses, jusqu'à son scelle. Elle s'y percha et, tristement, reprit la pose. Le poète ne parut pas s'en apercevoir. Je crois qu'il dormait, bercé au murmure des fontaines.

JACQUES COPEAU

Causerie Médicale

LES EAUX THERMALES. ♦♦♦♦♦ LA
MODE EN MÉDECINE ♦♦♦♦♦ DE
LA CURE THERMALE. ♦♦♦♦♦ LE
MOYEN D'EN CONSERVER LE BÉNÉFICE
DE RETOUR A LA VILLE. ♦♦♦♦♦

Depuis quelques années, la médecine thermique a pris un grand développement. Des stations nouvelles se sont créées en France et à l'étranger, sans nuire beaucoup aux villes d'eaux déjà existantes, tant est grande d'une façon générale l'affluence des baigneurs. Un courant très fort aussi bien dans le grand public que parmi les médecins tend à orienter les malades de plus en plus vers les grandes villes d'eaux.

Aussi bien, faut-il faire intervenir dans cet exode général, certaines conditions extérieures étrangères à la médecine : la facilité, la multiplicité et le bon marché des moyens de communication, l'engouement de la haute société pour certains centres où le luxe le plus raffiné semble avoir accumulé toutes les jouissances que peuvent désirer les privilégiés de la fortune. Mais il n'en reste pas moins toutefois que l'opinion médicale intrinsèque est très favorable à ces déplacements.

Qu'il y ait dans cette tendance une certaine mode, cela est bien probable. La mode de tout temps a existé en médecine, et ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on peut conseiller aux malades de se hâter de prendre tel ou tel remède pendant qu'il guérit encore ! Eh oui ! au grand scandale des gens simples, il y a dans la médecine une certaine mode. Quoi d'étonnant à cela, du reste ? En médecine, plus que dans n'importe quelle branche de l'activité humaine, il n'y a pas de vérité univoque, il n'y a que des vérités partielles, des morceaux de vérité, grâce auxquels lentement le progrès se fait. Tout effort vers le mieux, toute acquisition, toute idée nouvelle, après avoir lutté pour se faire admettre, devient bientôt l'objet d'un engouement excessif. Notre esprit, fait de relatif, a soif d'absolu et toujours tend à la généralisation d'un principe péniblement découvert à travers les faits disparates.

Ne blâmons pas trop pourtant cette tendance généralisatrice de notre esprit. C'est d'elle qu'est née la science : *Nulla est fluxuorum scientia* (1), disait déjà le philosophe Bacon.

Mais comme la marche de l'esprit est incessante, des faits nouveaux s'ajoutent aux anciens, et chaque jour corrige ou modifie l'idée reçue hier. C'est ainsi que la science évolue, que les vérités partielles de la veille se complètent et sont partiellement rejetées le lendemain ; c'est ainsi que perpétuellement nos idées se modifient sous l'influence ambiante des acquisitions nouvelles et que l'instinct d'imitation, de généralisation s'en mêlant, une sorte de mode se crée dans les choses qui sembleraient devoir le plus y échapper.

La médecine, plus que toute autre science, subit cette loi.

Et comment en serait-il autrement quand on songe à la complexité du problème médical : la médecine est à peine une science, le médecin n'est pas au sens réel du mot un « savant », c'est bien plutôt un « artiste » qui utilise suivant sa propre pensée, sa propre originalité les données de plusieurs sciences, et c'est ainsi qu'en raison de sa tournure d'esprit, de son « génie » propre, chaque médecin se crée une philosophie médicale spéciale qui lui sert de guide pour relier entre eux les faits.

(1) « Il n'y a pas de science du particulier. »

Nous voici bien loin des Eaux minérales. Que le lecteur excuse cette digression. Aussi bien le plaisir de la causerie n'est-il pas la discussion des idées au hasard de la pensée ?

Donc la mode est aux stations thermales. A notre

eaux minérales nous fait entrevoir la possibilité d'un mode d'action spécial à certaines eaux. D'autres qualités interviennent encore : l'action dépuratrice éliminatrice, reconstituante de l'eau prise dans des conditions déterminées. La température de ces eaux, leur mode d'administration, un certain état moléculaire, un état d'équilibre spécial fait de ces eaux quelque chose de réellement vivant dont la chimie peut quelquefois donner l'analyse, mais sans en reproduire la synthèse.

A tout cela s'ajoute l'influence morale, le changement de vie, l'action plus ou moins marquée du climat tour à tour sédatif ou excitant, et toutes ces conditions réunies apportent à notre esprit fatigué par le surmenage des grandes villes, à nos nerfs distendus par le « struggle for life » le dérivatif puissant qui brise la tension de nos cellules nerveuses.

De retour chez soi, le citadin s'empresse généralement d'oublier les pratiques utiles qui lui ont un peu rendu de sa santé. Il serait à désirer pourtant que les grandes lignes du traitement thermal pussent pénétrer un peu plus dans la vie quotidienne. Au lieu de cela, à peine de retour, on se hâte de reprendre les mêmes habitudes de vie. On oublie trop vite l'utilité des pratiques hydrothérapiques, l'utilité de l'eau *intus et extra*, indépendamment des principes minéraux qu'elle peut renfermer. L'eau est essentiellement le grand véhicule de la vie, le dissolvant par excellence, qui pénètre dans l'intimité des tissus, fluidifie nos humeurs en stimulant nos organes et en facilitant réparation de nos cellules, en activant les échanges. L'eau facilite l'assimilation, active la dépuration. L'eau froide possède une action tonique et stimule nos glandes digestives ; l'eau chaude, la vieille tisane de nos mères, possède au plus haut degré une action diurétique, diaphorétique, éliminatrice. Il n'est pas de médecin qui ne connaisse la puissance de l'eau à l'intérieur dans le traitement des affections aiguës.

L'eau n'agit pas moins activement sur la peau ; c'est à égard le grand régulateur de la circulation

périphérique ; son action sur le système nerveux vasomoteur met en jeu des réflexes nombreux, assure la libération des produits toxiques accumulés dans nos tissus, calme l'irritabilité de notre système nerveux, ou par une excitation bienfaisante rétablit le fonctionnement de nos organes. Quelles que soient les pratiques hydrothérapiques utilisées, elles concourent presque toutes au même but, et assurent le jeu régulier des grandes fonctions, contribuent à l'équilibre de notre santé. C'est dans cette action multiple de l'eau que réside en grande partie la puissance des cures thermales. Sachons donc au retour de ces cures utiliser même dans nos grandes villes les ressources de l'hydrothérapie. C'est ainsi mieux que par n'importe quel autre moyen nous maintiendrons en nous l'activité et l'énergie de la jeunesse.

D^r SYMARN

(Lire la suite au dernier feuillet du numéro.)



Une affiche récente de Mich dont le succès fut très vif sur les plages normandes

sens, nous n'y voyons pas grand inconvénient. Bien plus nous sommes de ceux qui « croient » à la valeur de la cure thermique. Comment nier au reste la puissance de certaines eaux telles que Vichy ! Tout hépatique, et Dieu sait s'ils sont légion dans nos grandes villes où règne l'arthritisme, peut éprouver les effets bienfaisants de la providentielle station ; à telle enseigne que l'on pourrait presque dire que l'eau de Vichy est la « digitale du foie ». Niera-t-on davantage la valeur des Eaux sulfureuses ? la puissance des Eaux de Contrexéville et de Vittel, l'action sédative de tant d'autres sources bienfaisantes où le rhumatisant, le goutteux, le graveleux, le névropathe vont chercher des soulagements à leurs misères. Le mode d'action de ces eaux est variable : certaines, Vichy en tête, agissent par leur composition. Certes, nous sommes loin de connaître toujours le comment et le pourquoi de leur action ; la découverte du radium dans certaines



La Leçon du Torrent

NOUVELLE INÉDITE DE GASTON DERYS

I

Le père Mauguéné habitait, près des glaces éternelles, un maigre hameau de pâtres et de laboureurs.

Au pied d'une abrupte montagne, pareille à un gros ours debout, sous son pelage de pins et de mélèzes, cinq ou six fermes, quelques masures se serraient autour d'une petite chapelle touchante d'humilité. Séparées par une ruelle, elles inscrivait une ellipse au creux d'une prairie, et, vues de haut, elles ressemblaient à un chien couché en rond, devant l'âtre. Elles étaient basses, trapues, couvertes de grosses plaques d'ardoises irrégulières. Parfois, la pente d'un toit s'abaissait jusqu'à terre. Sous le fardeau des neiges hivernales, elles semblaient s'être tassées : il advenait que leur robuste échine gémit sous une charge de quatre pieds d'épaisseur.

Dans la toison de l'ours, s'enfonçaient des sillages pelés. Une avalanche était passée là, avait

arraché les poils du géant, tondu les vieux mélèzes, qui, dépouillés de leurs branches, étaient venus s'amonceler sur le sol éventré, jeu de jonchets pour les Titans.

Un jour, peut-être, les irrésistibles coursiers blancs chargeaient les maisons, ne laisseraient derrière eux que décombres et poussière. Mais, jus-

qu'alors, les avalanches étaient tombées à gauche du hameau, toujours sur la même pente, et chacun dormait sur ses deux oreilles. Il y avait des vieux qui les sentaient, qui disaient, trois ou quatre jours avant la fureur du monstre : « N'allez pas par là ! L'avalanche se prépare ! »

Au-dessus de l'ours, c'étaient de vastes pâturages où l'on menait, l'été, les bestiaux paître les hautes violettes des cimes. Au-dessus encore, des cirques de rochers hantés de chamois. Enfin, les glaces souveraines, tempêtes figées en resplendissantes vagues de nacre.

Fils de la force et de l'orgueil,



ILLUSTRATION

DE J. BESSON



un torrent jaillissait des sommets, en bonds prodigieux, pour venir reprendre haleine derrière la ferme du père Mauguené. Il remplissait la prairie de ses halètements, il l'ébranlait de ses ruades sauvages. Ses naseaux soufflaient une fumée d'argent. Son dos était blanc comme le lait. Le soleil accrochait des arcs-en-ciel sur son front. Tout bouillant de ses exploits, il brisait des rocs sous ses sabots altiers. Puis, magnanime, ardent, vainqueur, il effleurait les trois hameaux du village, leur prêtait un peu de sa vigueur mugissante pour animer les scieries aux roues à palettes, aux rubans grinçants, et sortait de la molle vallée, taureau fier et pacifique, par une brèche qu'il s'était peut-être ouverte, à coups de corne, dans le granit.

Mais à mesure qu'il s'éloignait de son berceau de glaces, à mesure qu'il descendait vers l'Isère, qu'il pénétrait parmi les hommes, qu'il entrait dans la vie, il ternissait sa pureté initiale. Il se disciplinait, il s'humiliait, il se domestiquait. Il tendait ses cornes au joug. Ses muscles activaient les filatures, les teintureries, les forges. Ses flancs se frottaient aux noires usines. Sa robe, jadis éblouissante comme les neiges qui avaient été ses langes, sa robe se souillait de boue, de suie, de viscosités.

II

Le père Mauguené, adorait son torrent. Il lui vouait un culte dévot, exclusif. Il en avait fait son ami, son confident unique.

Il ne parlait à quiconque; il ne jouait pas aux boules, le dimanche; jamais au cabaret; en hiver, jamais aux veillées.

Ce loup était cependant un brave homme, sensible et bon. On l'avait connu affable, avenant, gai. Mais comme son cœur était mangé par un chagrin qu'il ne pouvait pas confier à ses semblables, il le confiait à son torrent. Et celui-ci savait les mots qui consolient, qui endormaient les chiens voraces de sa douleur. La grosse voix rauque se faisait parfois tendre et caressante. Bien que ce



fût une peine sans espoir, une peine vaste et morne comme une mer sans fond ni rive, le père Mauguené accueillait parfois de vagues promesses d'apaisement.

III

Le père Mauguené était un montagnard robuste d'une endurance stoïque à la fatigue, d'une honnêteté âpre. Il n'avait quitté son village que pour accomplir ses cinq années de service militaire. Il cultivait le modeste domaine que lui avait laissé son père. Il avait pu l'agrandir de quelques lopins. Il haïssait les villes et professait que le paysan doit rester attaché à la terre où dorment les siens, où mûrit son pain, où frémit l'âme de sa race. Il n'aurait su exprimer, condenser en phrases nettes les raisons qui formaient les anneaux de la chaîne qui le rivaient au sol des ancêtres, mais il les sentait obscurément. Pour lui, point de salut hors du village natal. Point de salut hors des champs. La bonne nature qui nourrit les hommes, les moralise. Elle leur offre le pain de la chair et le pain de l'âme. Michelet a montré que la pure Cérès est liée à la sage Thémis, que celle-là enfante celle-ci. « Cérès, dit-il, a rapproché les hommes et fait les lois. Point de culture sans l'ordre. La justice est née du sillon. »

Le père Mauguené avait un fils, Jean. Celui-ci avait perdu sa mère à dix ans. Le père avait reporté tout son amour de la morte sur le petit. Il s'était habitué à regarder en lui un souvenir chéri. Il n'avait que cet enfant. Il l'entoura de tendresses pieuses, peut-être trop indulgentes. Il ne le courba point sous la dure loi de travail qui gouvernait sa vie. Il n'en fit pas un amant passionné de la terre, aux bras valeureux, aux larges mains calleuses. Dans les yeux du jeune homme, c'étaient les yeux de la mère qu'il contemplait. Et, à cause de cela, il hésitait à l'initier aux rudes besognes qui broient les reins, qui durcissent les muscles.

Il possédait un champ en pente vive dont la terre, chaque hiver, glissait, entraînée par les orages. Au printemps, il fallait la remonter avec des hottes. Travail inconnu de Jean. Aidé d'un domestique, le père coltinait l'humus sur ses vieilles épaules. Pour moissonner ce champ, on s'attachait autour du corps une corde fixée à un arbre. Jamais Jean n'avait manié la faux sur la périlleuse déclivité.

On disait au père Mauguené :

— Tu es trop doux avec ton fils. Tu le mets dans du coton. Tu verras : il ne vaudra pas faire valoir tes champs.

Et le père Mauguené répondait :

— C'est encore un gamin. Quand il aura été soldat, il bûchera de meilleur cœur que les autres.

Jean était enjoué, charmant. Sa gaîté réjouissait le vieillard. Il allait bien souvent au bal, il franchissait des lieues et des

lieues, allègrement, pour courir à une fête, quitte à dormir debout le lendemain. Mais quoi, c'était de son âge ! Ceux qui se sont le mieux amusés sont les plus sérieux. Il travaillerait dur en rentrant du service.

Mais, après ses trois ans, Jean ne manifesta pas beaucoup plus d'enthousiasme pour la culture. Il avait été envoyé en garnison dans une ville. Il y avait vu des jeunes gens qui gagnaient beaucoup d'argent en travaillant moins que les

paysans de la rude montagne, dans les magasins joyeux, dans les cafés bruyants. Parce que ces jeunes gens portaient un faux-col en celluloïd, une chaîne de montre en cuivre doré et des bottines fines aux semelles de carton, le naïf Jean estimait qu'ils étaient riches. Dans son village, on payait un ouvrier agricole trente sous par jour. Qu'un courtaud pût gagner cinq, six, sept francs, quelle merveille!

Et, un beau jour, Jean dit à son père qu'il voulait aller à la ville.

IV

Et Jean s'en alla.

En vain, le père Mauguéné employa, pour l'en dissuader, les arguments les plus raisonnables, les plus tendres, les plus énergiques.

Ainsi Jean allait abandonner le domaine qui se transmettait de père en fils, qui avait été la raison d'exister, le bonheur de tous les siens. Il n'avait pas le droit de désertier les champs; c'était une trahison. Le père Mauguéné trouvait des mots forts et saisissants, atteignait à cette éloquence admirable, dans sa fruste simplicité, des humbles lorsqu'ils parlent avec leur cœur, lorsqu'ils descendent au fond même de leur vie, éloquence de l'artisan qui raconte son métier, du troupier qui évoque ses batailles, du pauvre honnête qui défend son honneur.

Et pourquoi donc toute une lignée de laboureurs s'étaient-ils donné tant de mal, pour défendre, pour amender, pour agrandir, malgré les querelles de famille, malgré les guerres, malgré les orages, les gelées, les longs hivers, malgré les adversités

de toute sorte, les quelques hectares qui les faisaient vivre, pourquoi, s'il fallait qu'un Mauguéné reniât l'œuvre de ses pères, le labeur de ses pères?

Il croyait trouver plus de bonheur. Folie! Le bonheur n'était pas aux villes, tueuses d'idéal et de santé, où tout est fièvre, inquiétude, mensonge, pernicieuses Tantes, éternelles créatrices de désirs qu'elles savent bien ne pas pouvoir apaiser. Le bonheur était aux champs, sur la terre des aïeux, sous la protection des souvenirs; on est son maître; on travaille pour soi; on foule son sol; point d'images qui troublent, d'exemples dissolvants; les horizons majestueux, les sublimes glaciers, le calme, l'air vivifiant; le bonheur, c'est la joie sereine, après la tâche accomplie. La tâche était dure, le climat cruel: l'intimité, les lectures, les paresse des longs hivers et la beauté des cimes apportaient une juste revanche.

Mais Jean n'écoula rien, mais Jean s'en alla.



Bah! il n'était pas le seul qui eût voulu tâter de la ville. Un à un, les enfants prodiges étaient revenus. Jean ferait comme les autres. Nanti d'expérience, il reviendrait quand il aurait mangé de la vache enragée.

V

Deux ans passèrent.

Jean ne revenait pas. Il écrivait même qu'il était heureux.

Le père Mauguéné, tant bien que mal, se consolait: Jean n'aurait jamais fait un bon cultivateur.

Et, un jour, cette nouvelle affreuse tombait sur la tête du père Mauguéné comme un coup de tonnerre. Jean avait volé son patron, Jean était condamné à trois ans de prison.

Et le père Mauguéné devenait misanthrope, taciturne. Il fuyait la commisération. Il allait la tête basse, n'osait plus regarder personne. Il se sentait maudit. Autour de lui, tout s'écroulait. C'était la récompense de toute sa vie intègre, parcimonieuse, sevrée de plaisirs, lourde de devoirs! Et il tendait le poing aux villes, aux villes qui lui avaient volé son fils, qui l'avaient corrompu. Car il était pur, quand elles le lui avaient pris...

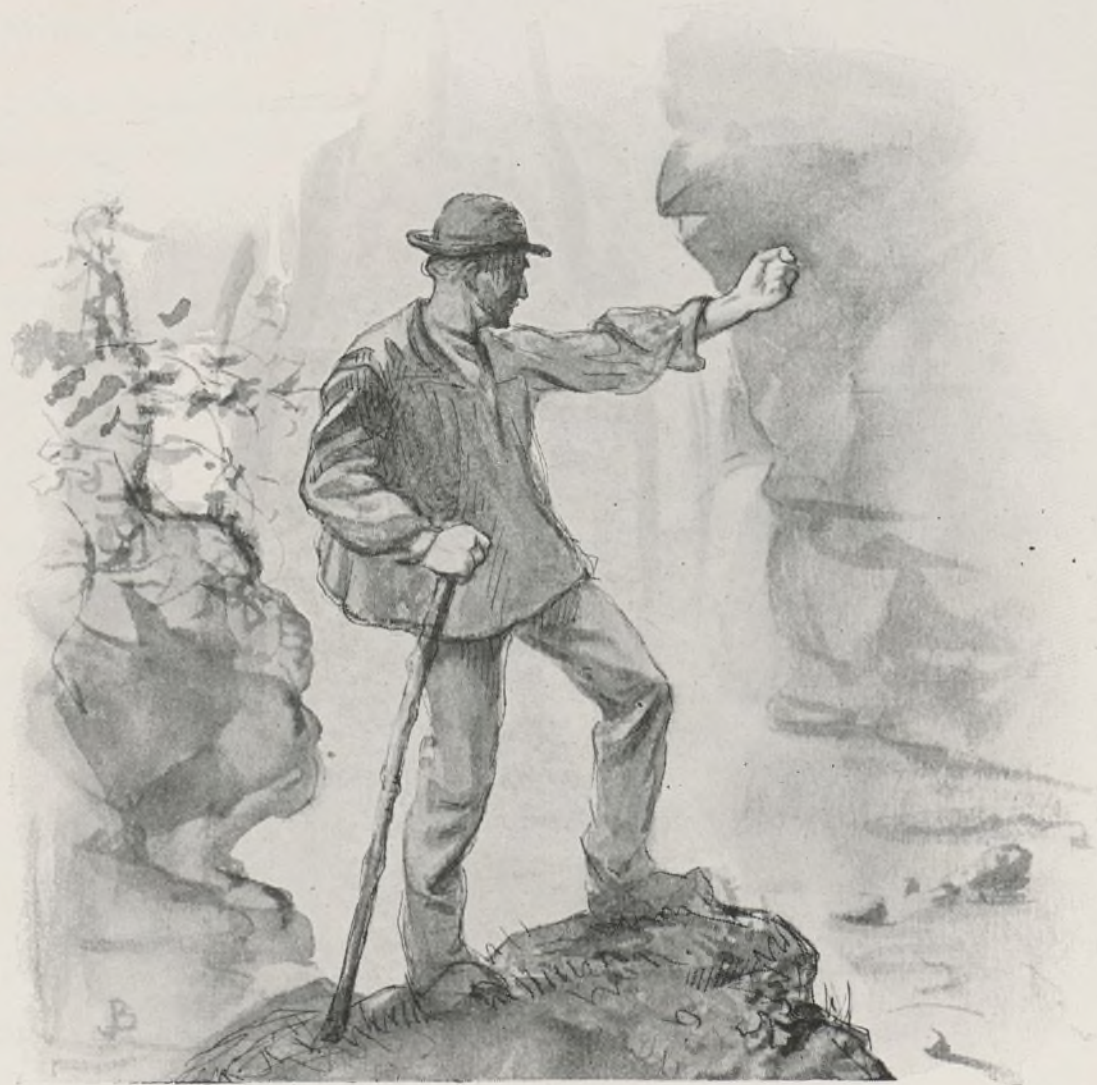
Il les injuriait; près du torrent retentissant, il clamait des imprécations farouches, qui se perdaient dans les grondements de l'onde. Et il lui semblait que le torrent s'y associait, crachait des outrages de ses mille bouches écumeuses.

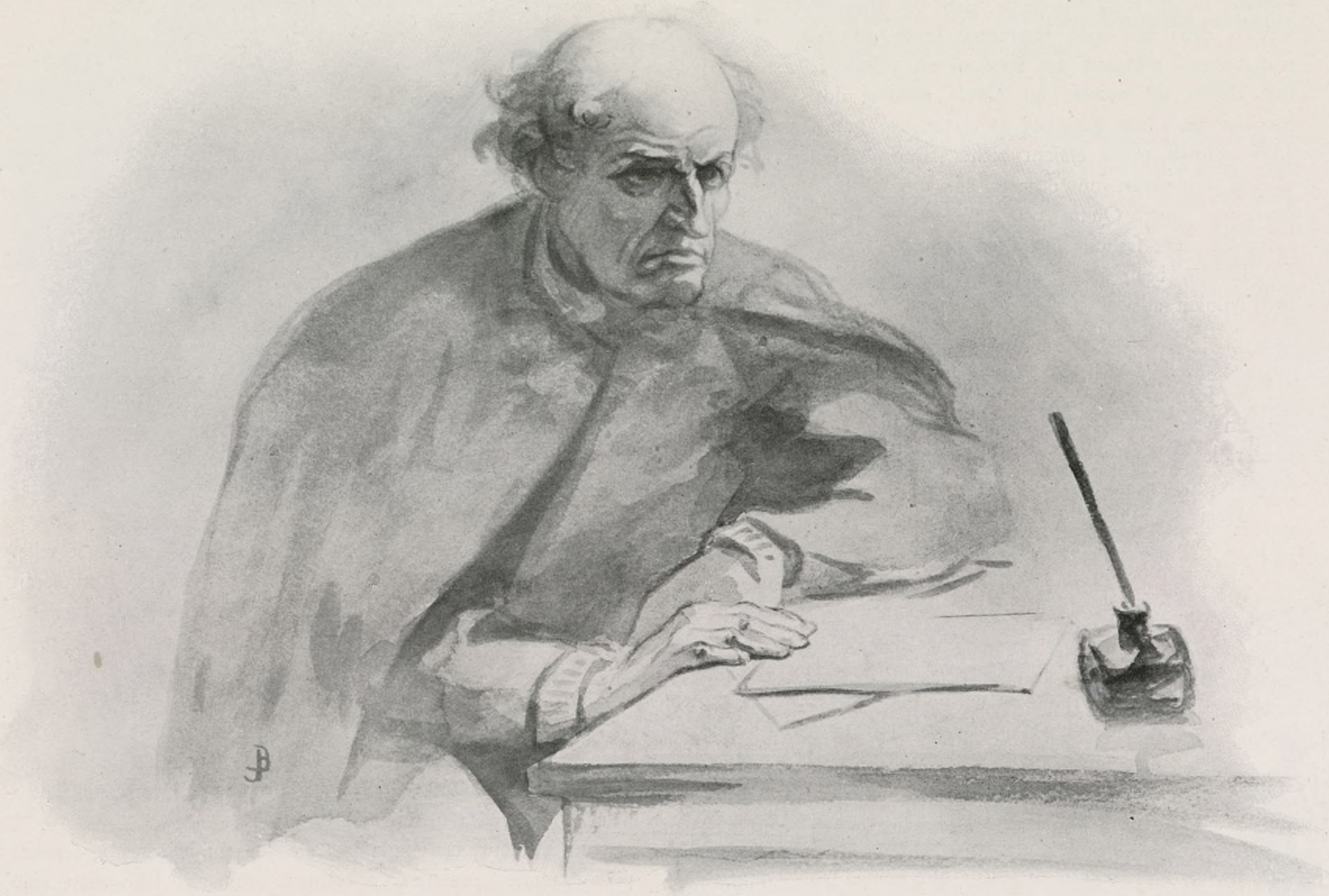
Et c'est ainsi que le torrent était devenu son ami. Il se promenait à grands pas sur ses bords. Il lui criait sa peine. Il disait sa vie inutile et mutilée, ses rancunes, ses hontes, et, parfois, ses pitiés. A qui donc eût-il pu se confesser ainsi, à haute voix?

VI

Un jour le père Mauguéné reçut une lettre de son fils.

Il lui mandait qu'il venait de sortir de prison et le suppliait de croire qu'il n'était pas le dernier des misérables. Il avait commis un acte





que nul pardon ne rachèterait, il avait sali un nom d'honneur, de fierté, de vaillance laborieuse. Mais la ville aussi était coupable. Elle l'avait attiré, elle l'avait caressé, conquis. Elle était pleine de pièges, de tentations, et les démons y avaient des sourires de séraphins. Il y a des mains qui volent. Il y a des mains perverses qui poussent les mains qui volent. Il y a des fautes qu'on s'étonne tant d'avoir commises qu'on s'imagine avoir vécu un sinistre cauchemar. Que de malheurs évités, s'il avait écouté son père, s'il avait compris que le bonheur, que la paix, que le devoir étaient là-bas! Et comme il voudrait le fouiller nuit et jour, ardent aux plus dures besognes, ce sol qu'il avait méprisé!

Reprendre son fils! Afficher sa honte!

Non, non, un tel pardon était impossible. Et le père Mauguéné s'en fut vers son torrent, déchiré, sanglotant.

Hélas! Ce que son fils lui disait, il l'avait pensé parfois, et les voix amies de l'onde le lui avaient dit.

Asseoir un voleur à son foyer! Et cependant, il y a des expiations qui effacent toutes les fautes... S'il était sincère... Mais oui, il était sincère.

Alors, le père Mauguéné s'enfonça dans une longue méditation, les yeux fixés sur les eaux neigeuses.

Comme le beau torrent jailli des glaces immarcescibles, son fils était pur, naguère.

Et il songea avec amertume aux forges, aux teintureries, aux filatures qui souillaient à l'envi le beau torrent vierge. Soudain, une grande lumière jaillit sur lui : il associa les destins de cette onde et de son fils, tous deux salis par la vie et par les hommes, loin de la terre natale...

Et le père Mauguéné écrivit à son fils de venir.

GASTON DERYS.





Pages oubliées

Illustrées par ALBERT BRÉAUTE

LE

DOYEN DE KILLERINE

Le DOYEN DE KILLERINE est le héros d'un long, très long roman de l'abbé PRÉVOST. Cet excellent ecclésiastique, plein des meilleures intentions, voudrait voir la vertu régner partout et s'emploie courageusement à la faire triompher. Malheureusement il ne réussit guère et ses trop fréquents sermons ne persuadent ni les membres de sa famille, ni ses amis. L'un de ses frères est marié à une femme d'humeur un peu légère qui se laisse fâcheusement influencer par une sorte d'aventurière, M^{me} DE S. Notre bon doyen est désolé de voir Mylady, sa belle-sœur, liée avec une aussi dangereuse créature. Il nous raconte dans les pages qui suivent, comment M^{me} DE S. prend je ne sais quel malin plaisir à détacher la jeune femme de son mari, comment lui-même, dans sa crédulité, essaya de convertir l'intrigante et comment aussi cette dernière a résolu d'infliger une éclatante défaite à la vertu de son trop naïf directeur.

V. S.

Elle avoit conçu que, pour retenir long-temps sa proie et pour l'engager dans cette espèce de désordre dont il est rare qu'une femme revienne jamais, il falloit quelque chose de plus vif et de plus piquant que les bals, les spectacles, et tous les divertissements ordinaires de la ville. Il falloit de l'amour. Elle avoit connu par une longue expérience tous les dérèglements de cette fatale passion; et, sans le secours de ses raisonnements, elle n'avoit pas besoin d'autres leçons que son propre exemple. C'étoit sur ses amants même qu'elle avoit jeté les yeux pour tenter son entreprise. Avec la connoissance qu'elle avoit des hommes, et sa passion toujours dominante pour les mêmes plaisirs qui avoient commencé sa perte, elle ne pouvoit avoir sous ses enseignes qu'une milice bien choisie. Elle en détacha deux, à qui elle trouvoit apparemment, avec toutes les qualités qui peuvent plaire à son sexe, tout l'esprit et toute l'adresse qui pouvoient la conduire à ses vues. Elle les y associa par des espérances communes; et, faisant naître d'heureuses occasions de les présenter successivement à ma belle-sœur, elle ne douta point que l'un n'emportât son cœur s'il échappoit à l'autre.



Le premier des deux amants que madame de S.... lui suscita parut amené par l'amour même. Un hazard teint le fit trouver dans une partie de bal, où ma belle-sœur étoit flattée de recevoir les éloges qu'elle méritoit par sa beauté. Elle le vit arriver dans le moment peut-être où son amour-propre étoit le plus satisfait, orné de tout ce qui pouvoit relever sa figure; et, si elle souhaita, sans doute, de le voir au nombre de ses admirateurs, il affecta si bien de la surprise et de l'admiration, aux premiers regards qu'il fit tomber sur elle, qu'elle lui sut plus de gré qu'à tout autre du tribut qu'il



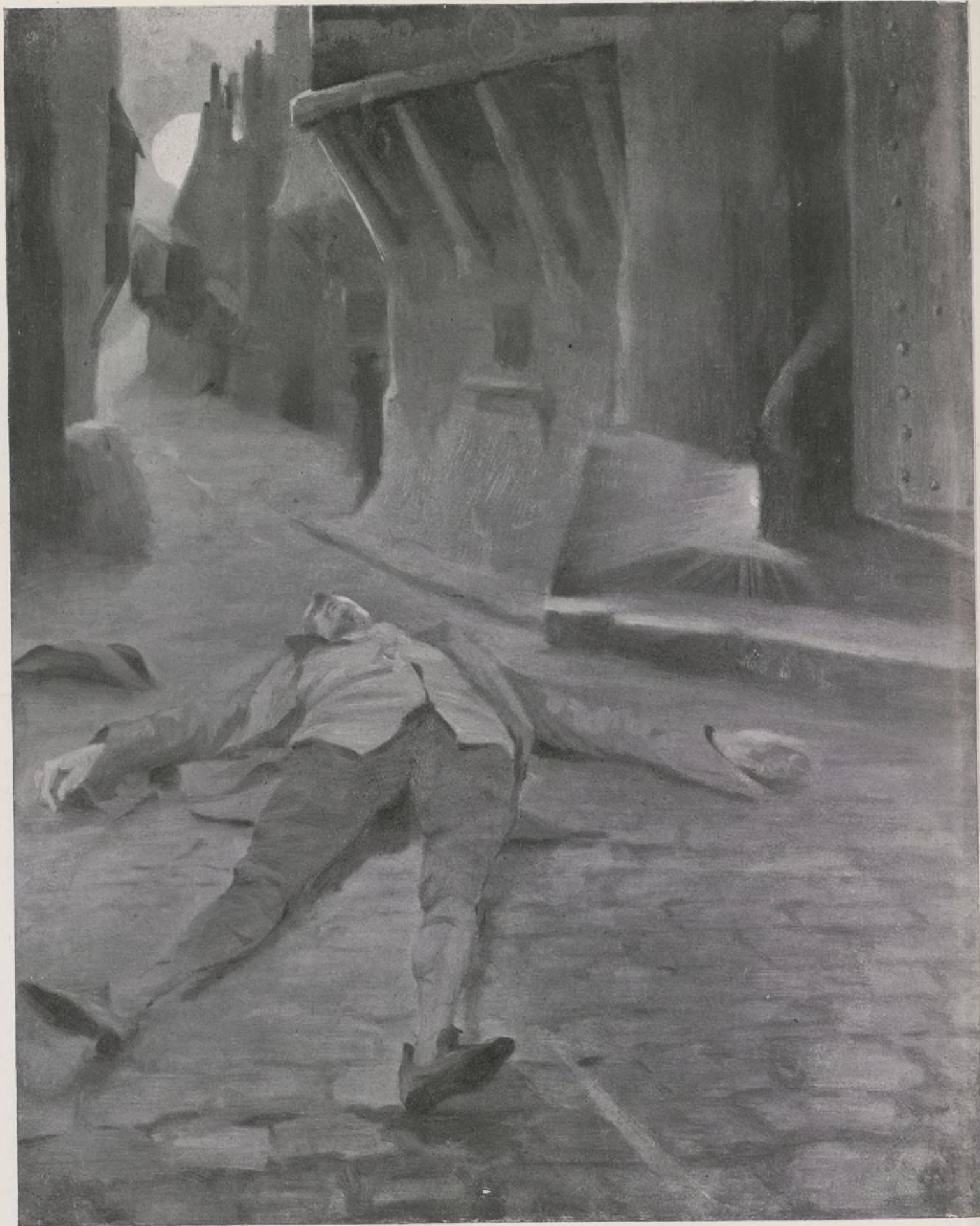


rendoit à ses charmes. La liaison d'estime fut formée à l'instant. Elle devint beaucoup plus forte aussitôt qu'on se fut fait connaître pour un des meilleurs amis de madame de S....; et, dès le lendemain, on eut le droit acquis de rendre des visites régulières à mylady.

Je ne répète que ce que j'ai appris d'elle-même, dans des circonstances trop vives pour sortir jamais de ma mémoire. Ce ne fut pas tout-d'un-coup néanmoins qu'elle lui laissa prendre quelque empire sur son cœur, et l'artificieuse de S...., qui étoit un juge si éclairé de la puissance et des progrès de l'amour, désespéra tellement, pendant quelques jours, du succès de cette première attaque, qu'elle se hâta de former la seconde. Elle avoit eu soin de choisir deux hommes d'encolure et de constitution différentes, pour donner, sous l'une ou l'autre forme, toute leur certitude aux traits de l'amour. L'un étoit blond, l'autre brun. La force et la vivacité paroisoient être le caractère de l'un, et l'autre sembloit avoir toute la délicatesse et toutes les grâces en partage. Ce fut encore avec des préparations extraordinaires que le second fut produit. Le merveilleux frappe apparemment l'imagination des femmes. On feignit un combat proche de la porte de mylady, au moment qu'elle se retiroit le soir. Madame de S.... reconnut le combattant blessé, qui étoit demeuré étendu à deux pas de la porte, et qui avoit eu soin de se faire une légère égratignure, après avoir ensanglanté exprès sa chemise et ses habits. On parut douter s'il n'étoit pas mort. La générosité et la compassion ne permettoient pas de refuser un asile à un homme de qualité, qui couroit un risque égal pour sa vie, du côté de la justice et du côté de sa blessure. Il fut reçu chez ma belle-sœur. Le récit de sa querelle devint bientôt la partie la plus touchante de son aventure. Son caractère étoit la tendresse et la douceur même. Il ne s'étoit attiré son malheur que pour avoir pris trop ardemment l'intérêt d'une femme infortunée. Il avoit eu affaire au plus grand brutal et à la plus redoutable épée de Paris. Enfin, le chirurgien qu'on avoit gagné, n'ayant pas cru qu'il pût être transporté sans danger, mylady se trouva forcée, par la bonté de son naturel, à lui donner un appartement dans sa maison; et, dans l'état où il étoit, madame de S.... avoit décidé que cette faveur pouvoit être accordée sans scandale.

Tels furent les ennemis qu'elle déchaîna contre la vertu de ma belle-sœur. Les noms de maîtres de langues et de musique, qu'on leur fit prendre pour me les déguiser, imposèrent en effet à ma crédulité, et les manières soumises qu'ils eurent toujours avec moi me confirmèrent long-temps dans cette erreur. Cependant je n'en fus que plus surpris, dès le premier moment, de les voir dans une familiarité extraordinaire avec les deux dames; et, si je n'y soupçonnai rien qui fût capable de m'alarmer, je ne la condamnai pas moins, comme un de ces excès de prévention et de goût pour les talents, qui fait accorder quelquefois trop de considération et de faveur à ceux qui les possèdent.

J'ai toujours ignoré jusqu'où ils avoient poussé leurs progrès dans le cœur de mylady, et la conclusion même de cette triste aventure ne m'inspira point assez de curiosité pour me faire désirer plus de lumière. Mais je remarquai qu'ils régloient continuellement ses occupations, et que, sous prétexte de concerts ou d'autres assemblées, auxquels ils attribuoient quelque rapport avec ses études, ils l'engageoient apparemment dans des parties de plaisir qui convenoient à leurs vues ou à leur propre goût. Des couleurs plus adroites encore, que



madame de S.... donnoit à un désordre si continuel, m'ôtoient jusqu'aux soupçons qui auroient pu me faire naître l'envie de les observer; et gagné (car je dois cet aveu à la vérité) par l'espérance de sa conversion, dans laquelle elle me soutenoit merveilleusement, je me reprochois quelquefois d'avoir eu si mauvaise opinion de sa conduite, sur des récits et des témoignages que j'accusais de témérité. Il falloit, pour m'ouvrir les yeux, un événement aussi affreux que celui que j'ai à raconter.

J'étois souvent chez elle ou chez ma belle-sœur; et, pour éloigner plus sûrement mes défiances, on étoit convenu avec moi qu'on m'avertiroit de tous les moments où l'on pourroit m'entretenir avec liberté. Ainsi, sous prétexte de se ménager la tranquillité nécessaire pour des conversations aussi sérieuses que devoient être les nôtres, on avoit trouvé le moyen de m'écarter, dans tous les temps où ma présence auroit été importune; et chaque jour, néanmoins, l'on m'avertissoit si naturellement de l'heure à laquelle on m'attendoit le lendemain, et l'on paroisoit si satisfait de me voir lorsque j'arrivois, qu'il ne m'entra jamais dans l'esprit que cet ordre de visites pût être un jeu concerté. Je passois des heures entières avec madame de S...., et si mon zèle me les faisoit trouver courtes, le désir qu'elle avoit de finir heureusement son aventure, ou la satisfaction peut-être que sa vanité lui faisoit trouver à raisonner avec moi sur les points les plus importants de la religion et de la morale, et à recevoir les éloges que je ne pouvois souvent refuser à son esprit, l'empêchoient de les trouver ennuyeuses. Il m'étoit aisé de remarquer, dans ses manières et jusque dans ses regards, un air de complaisance et de tendresse que je trouvois quelquefois poussé trop loin; mais, dans une femme



qui avoit été livrée toute sa vie aux vains amusements du monde, je le regardois comme un reste de ses anciennes habitudes. Si je me trompois si dangereusement sur son extérieur, qui n'étoit composé, au contraire, avec tant d'affectation que pour essayer de prendre quelque empire sur mes sens, elle tomba dans une erreur beaucoup plus ridicule sur le mien, dans lequel elle n'auroit dû voir que de l'ardeur pour l'intérêt de son salut. Le feu que la chaleur d'une longue conversation faisoit briller dans mes yeux, et l'affection chrétienne dont il m'échappoit peut-être quelque expression moins mesurée que mes sentiments, lui parurent autant de marques du progrès qu'elle faisoit sur mon cœur. Elle ne douta point que je n'eusse pénétré le dessein qu'elle avoit de me plaire, et que, m'arrêtant à ce qu'il y avoit de flatteur pour moi dans cette pensée, je n'eusse la foiblesse d'y être sensible; de sorte qu'ayant commencé de part et d'autre à prendre nos discours et nos mouvements mutuels dans le sens qui répondoit à nos desirs, nous parvinmes bientôt au point de nous croire également sûrs de notre victoire. Peut-être madame de S.... ne s'étoit-elle pas proposé d'abord de pousser si loin son entreprise. Ses idées se corrompirent sans doute par degrés; et, dans l'esprit d'une coquette artificieuse, la seule envie de s'amuser d'une aventure ridicule fut un motif capable de lui faire oublier toutes les bienséances. Quoi qu'il en soit, m'ayant un jour présenté sa main, sur laquelle je baissai imprudemment la tête, sans aucune intention de la toucher de mes lèvres, et pour me dispenser, au contraire, de la recevoir dans la mienne, elle prit cette inclination précipitée pour le mouvement d'un cœur qui trembloit à s'expliquer ouvertement; et, dans le dessein apparemment de me faire comprendre qu'elle m'en-

tendoit, elle acheva ce qui restoit de chemin à faire jusqu'à mon visage, en faisant toucher ses doigts à ma bouche, et en les serrant un moment contre mes lèvres. Si cette familiarité me causa quelque surprise, je l'expliquai néanmoins comme un léger transport, qui venoit de la satisfaction d'un cœur où le goût de la vertu commençoit à renaître par mes conseils. Cette réflexion, qui ne fut mêlée d'aucun doute, se trouva confirmée aussitôt par une proposition que madame de S.... me fit avec quelque air d'embarras. Comme je l'avois pressée plusieurs fois d'en venir à la revue générale des dérèglements de sa vie, et qu'elle m'avoit toujours apporté quelque prétexte pour retarder cette entreprise humiliante, le sens de son discours ne me parut point équivoque : Trouvez-vous chez moi ce soir à dix heures, me dit-elle, en baissant la voix; je veux vous ouvrir mon cœur, et vous ne vous plaindrez point de ma franchise. Je me persuadai aussitôt qu'elle avoit enfin vaincu toutes les difficultés qu'elle avoit eues à combattre, et que si elle prenoit le temps de la nuit pour décharger sa conscience du fardeau de ses péchés, c'étoit par un reste de confusion, dont la piété naissante n'a pas toujours la force de secouer le joug.

On auroit bien mal pris son caractère, si l'on s'imaginait que sa disposition fût de la tendresse, et son dessein, de me conduire de foiblesse en foiblesse, jusqu'au point de m'inspirer des desirs dont elle prétendit recueillir le fruit. En se flattant de m'avoir amolli le cœur, elle ne se proposoit point d'autre plaisir que d'avoir triomphé de la sagesse d'un homme austère, qui avoit entrepris lui-même de triompher d'elle. Elle vouloit humilier celui qui s'étoit cru capable de l'instruire, et qui, après avoir tenté de l'effrayer par des menaces, avoit espéré de pouvoir la toucher ou la convaincre par ses exhortations et ses raisonnements. En se figurant qu'elle m'avoit séduit l'esprit et le cœur, elle ne pensoit pas à profiter elle-même de sa victoire; mais une malignité cruelle lui avoit fait tomber dans l'esprit de faire servir ma foiblesse à la réjouir autant qu'à la venger. Elle avoit communiqué ce projet à ma belle-sœur, et l'empire qu'elle avoit déjà pris sur elle la fit réussir aisément à s'assurer de son consentement et même de son secours. Elles étoient convenues qu'aussitôt que ma vertu m'auroit abandonné, madame de S.... me proposeroit le rendez-vous qu'elle m'avoit effectivement donné chez elle, et qu'au-lieu de s'y trouver elle-même, elle y mettroit à sa place une femme extrêmement difforme; qu'on auroit soin, pour me tromper plus aisément, que le lieu fût obscur, et que lorsqu'on me croiroit livré à tout le dérèglement des desirs qu'on me supposoit, les deux dames paroîtroient avec de la lumière, et m'accableroient des reproches que j'aurois mérités. On conçoit que cette scène pouvoit avoir de la douceur pour des femmes sans conduite à qui j'avois voulu faire des leçons de sagesse, et, suivant ce plan, j'avois même des remerciements à leur faire, de garder encore assez de mesures pour vouloir sauver du-moins ma réputation. Cependant madame de S.... ne se crut pas plus tôt sûre de ma défaite qu'elle changea d'idée, et rien n'étoit plus digne de la corruption de son cœur que le nouveau dessein qu'elle forma. Elle résolut, sans s'ouvrir à ma belle-sœur, de pousser elle-même l'aventure à bout, autant pour faire l'essai de ma conduite dans une épreuve où elle avoit raison de me croire fort novice, que pour jouir plus parfaitement de son triomphe, et faire servir ensuite à d'autres vues l'avantage qu'elle auroit acquis sur moi.





La droiture de mon cœur en ayant écarté toute ombre de soupçon, je ne manquai point de me trouver fidèlement au rendez-vous. Tout mon zèle se renouvelant même à l'approche de l'heure, je m'étois préparé au ministère que je me croyais prêt d'exercer, par un redoublement de prières. Je me présentai à la porte de madame de S.... J'y trouvai une femme qui paroissoit m'attendre, et qui m'introduisit avec beaucoup de précautions par un degré dérobé qui conduisoit à l'appartement. Elle ne me recommanda que le silence, et je ne fus point surpris qu'une cérémonie, qui n'étoit pas ordinaire dans une telle maison, fût accompagnée de quelque air de mystère. La porte de l'appartement m'ayant été ouverte, on me fit passer jusqu'au cabinet avec les mêmes mesures. Enfin j'aperçus madame de S.... qui étoit assise négligemment, mais parée avec plus de soin et moins de décence que je ne devois m'y attendre. La seule pensée que cette affectation me fit naître, fut une réflexion sur l'ascendant de la vanité, qui n'abandonne point une femme jusque dans les plus saints exercices de la religion. Enfin la porte du cabinet ayant été fermée sur moi par la femme-de-chambre qui m'avoit conduit, je me trouvai seul avec madame de S....

Je rejetai le mouvement qui me portoit à lui faire un reproche de sa parure, et croyant devoir quelque indulgence à ce reste de foiblesse, je m'approchai d'elle en lui demandant si les dispositions de son cœur répondoient à celles qu'elle avoit prises pour nous ménager la solitude et la tranquillité où nous étions. Ce discours étoit peut-être équivoque, quoique les circonstances me l'eussent inspiré naturellement. Il pouvoit être pris, sans doute, dans le sens le plus contraire à mes idées, puisqu'achevant de confirmer madame de S.... dans les

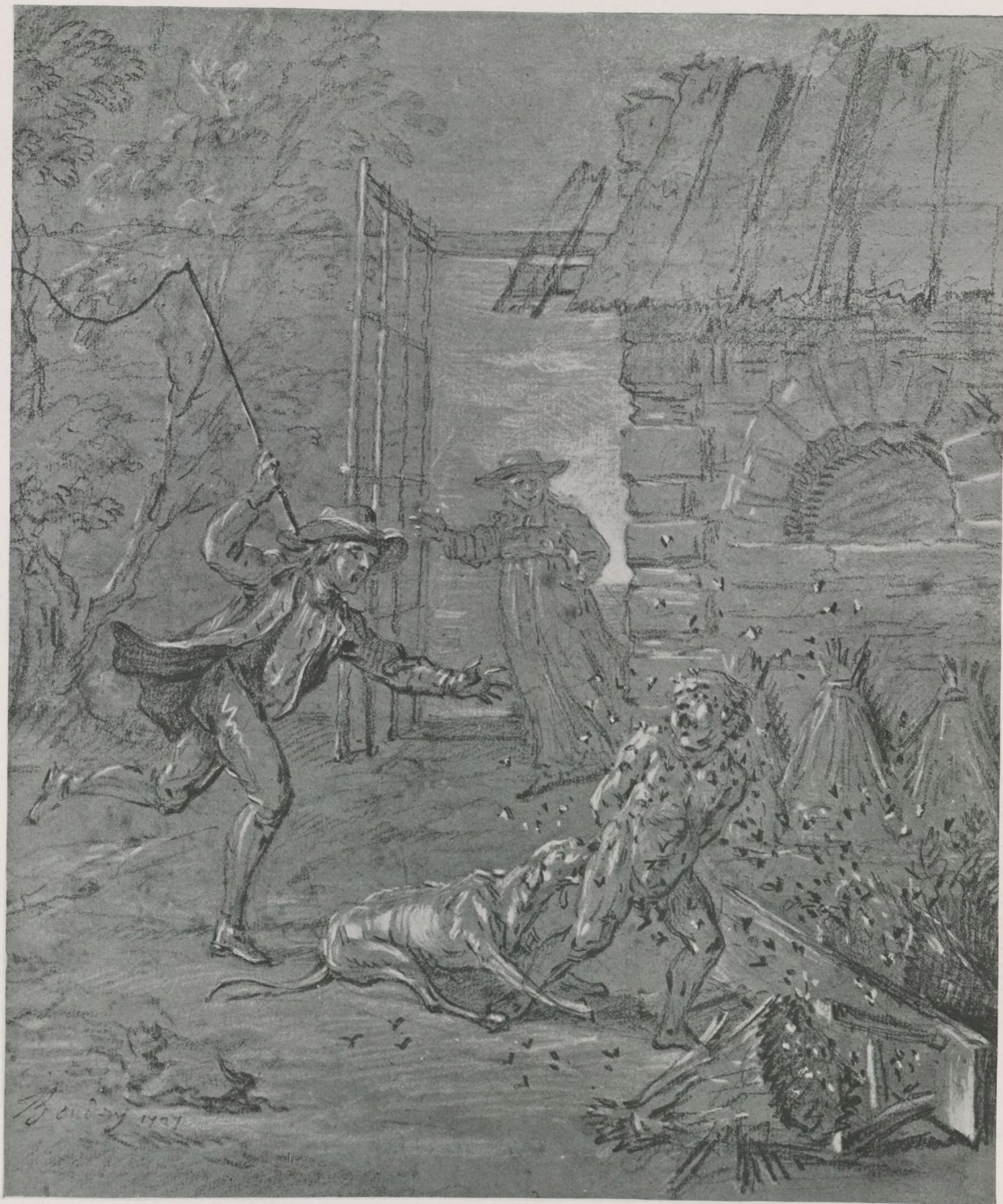
siennes, il donna lieu pendant quelques moments à la conversation la plus bizarre. Sa réponse fut telle qu'on peut se l'imaginer dans la prévention où elle étoit. Elle me parla des dispositions de son cœur comme des sentiments les plus vifs et les plus impatients. Que ne lui en avoit-il pas coûté pour différer l'heureux instant où nous touchions, et si mon ardeur étoit égale à la sienne, que manquoit-il à la perfection de son bonheur? En s'expliquant avec ce feu, elle me prit par la main, et, me pressant de m'asseoir près d'elle, peut-être m'auroit-elle dessillé les yeux tout-d'un-coup par la vivacité de son action, si, dans la pensée où elle étoit que je brûlois d'une ardente passion pour elle, elle n'eût voulu se faire un spectacle agréable du développement de mes propres transports. Ainsi, paroissant se modérer tout-d'un-coup, elle se plaignit seulement de ne pas voir mon empressement répondre mieux au sien; elle retira même sa main dont elle tenoit encore la mienne, et me regardant d'un air tendre sur le fauteuil où j'étois assis, elle passa sur-le-champ à me demander pourquoi dans les vues qui m'amenoient j'étois venu avec une robe longue, qui convenoit si mal aux circonstances? Je justifiai mon habillement par des raisons de décence qui m'auroient même obligé de le prendre dans cette occasion, si je n'avois pas eu l'habitude de le porter. Nos discours sur cette matière devinrent un tissu d'obscurités, où je ne puis me figurer qu'elle vit beaucoup plus clair que moi. Cependant elle avoit cet avantage sur moi pour se persuader qu'elle comprenoit quelque chose aux miens, que, me croyant retenu par un reste de modestie et de timidité, elle pouvoit prendre mes termes les plus obscurs pour un voile dont j'enveloppois mes véritables sentiments; au-lieu que, ne lui soupçonnant point d'autres vues que celle de soulager promptement sa mémoire du fardeau de ses fautes, il m'arrivoit, presque à chaque mot qu'elle prononçoit, d'être arrêté par des difficultés auxquelles je ne comprenois rien.

Je les avois attribuées d'abord à l'impatience et au trouble même dont l'ame est quelquefois capable dans un commencement de ferveur; mais je commençai à craindre à-la-fin que, dans une imagination échauffée par les grands objets dont je la croyais remplie, il ne se fût fait quelque révolution dont la raison auroit pu se ressentir.

Elle tenoit pendant ce temps-là le bout de ma ceinture, qu'elle rouloit entre ses doigts, tantôt feignant seulement de s'en amuser, tantôt la pressant et l'attirant à elle avec des regards dont l'ardeur sembloit redoubler. Lasse enfin d'un excès de retenue dont elle accusoit toujours ma timidité, elle se lève en me disant que les hommes étoient bien étranges d'employer tous leurs artifices pour séduire le cœur d'une femme, et de se prévaloir ensuite de leur gravité et de leur force d'esprit pour abuser de leur victoire. C'étoit une ironie maligne qu'elle crut soutenir par mille caresses passionnées dont elle m'accabla tout-d'un-coup.

Les premiers efforts que je fis pour m'en défendre pouvant être pris pour l'effet du même embarras auquel elle avoit attribué ma froideur, et le silence que mon saisissement m'empêchoit de rompre servant encore à la soutenir dans cette idée, elle en fit assez dans peu d'instant pour soulever mes sens en sa faveur; et ce fut, sans doute, un secours plus puissant que celui de ma faible vertu qui me sauva d'un si affreux péril. Je recueillis toutes mes forces pour m'arracher de ses bras, et, tout essoufflé comme je l'étois, retrouvant à-peine la liberté de parler, je la plaçai sur un fauteuil où sa propre

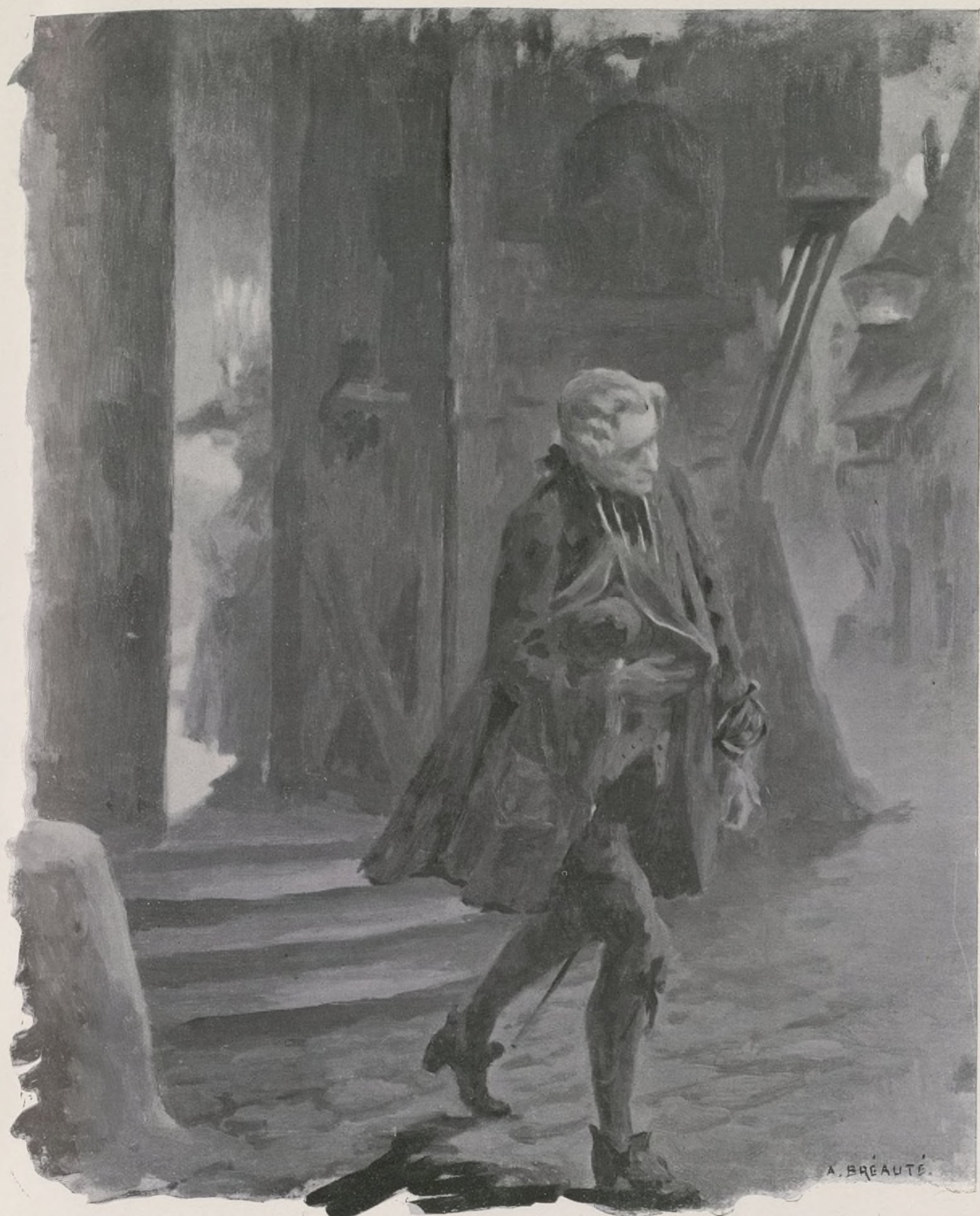




ÉPISODE DU ROMAN COMIQUE

Dessin original de OUDRY (Musée du Louvre)

Ayuntamiento de Madrid



confusion la retint peut-être autant que le discours que je lui adressai. Madame, lui dis-je d'une voix troublée, si c'est un égarement d'esprit, une illusion de l'ennemi du salut, ou quelque autre oubli de vous-même, qui vous emporte malgré vous à des excès si indignes de vos premières résolutions, rappelez vos esprits, armez-vous des grands principes dont je me suis efforcé de vous remplir, et soyez persuadée que le secours du ciel est toujours supérieur à la tentation. Je sens, ajoutai-je, le tort que j'ai eu de m'écarter de l'usage ordinaire pour entendre votre confession; je devois craindre, autant pour moi que pour vous, le péril de la solitude; mais

si notre corruption naturelle rend quelquefois nos chutes si promptes, on se relève aussi promptement par le repentir, et, d'un simple mouvement de cœur, dépendent souvent le crime et l'innocence.

En lui tenant ce discours, j'avois la main appuyée sur son bras, par un reste de défiance qui me faisoit craindre qu'elle ne retombât dans un nouvel accès, et j'observois même ses yeux pour y démêler de quelle espèce de transport j'avois à me garantir. Je ne sais si cette patience avec laquelle je continuois d'être auprès d'elle lui fit croire que je pouvois encore être vaincu, ou si elle ne prit peut-être la douceur de mes reproches que pour le déguisement d'un hypocrite, qui craignoit de s'ouvrir trop légèrement : mais profitant de la situation où j'étois pour m'attaquer avec plus d'avantage, elle donna plus de force que jamais à la tentation par ses caresses et par ses regards. Quelques reproches tendres et animés qu'elle y joignoit par intervalles, des soupirs qui sembloient partir du fond du cœur, un air de langueur répandu sur son visage et dans toute son attitude, enfin tout l'appareil de la mollesse et de la volupté, qu'elle sembloit réunir autour d'elle, m'auroient peut-être fait sentir que l'homme est toujours trop foible quand il s'expose volontairement au danger, si cette pensée même, qui me vint à l'esprit dans les termes de l'écriture, ne m'eût fait prendre la résolution de me retirer brusquement. Une courte apostrophe que j'adressai à mon ennemie, en lui tournant le dos, lui fit entendre combien elle étoit éloignée de son triomphe. Cependant j'observai d'y faire entrer moins de colère et de dureté que de compassion. Je vous plains, lui dis-je, de quelque source que vienne cet excès de corruption; et si vous ignorez les sentences du ciel, je vous apprends qu'elles sont terribles comme l'endurcissement de cœur qui va jusqu'au mépris de ses lumières et de ses graces.

Je me hâtai de sortir de ce lieu infecté, en remerciant l'auteur des forces qui soutiennent le chrétien fidèle dans l'amour de la vertu; et si peu sensible à la honte d'avoir été trompé, que, ne craignant point d'abandonner au ciel le jugement de mes intentions, je le priai de me tenir compte, dans ses miséricordes infinies, de l'ardeur et de la pureté de mon zèle.

L'ABBÉ PRÉVOST



FARNIENTE

Poésie de H.-L. HETTICH. — Musique inédite de GEORGES HÜE

CHANT *Modéré et très calme.*

Elle et moi nous é - tions assis près d'un ruis - seau,

PIANO *Modéré et très calme.* *p* *Bien chanté* *Très doux.*

Les églantiers pa - rés de leur floraison blanche Mettaient u - ne ombre à nos

Poco cresc. *Poco sf* *Dim.*

fronts. L'eau glis - sait lente et silen - ci - eu - se sous les bran - ches

Poco rall. *pp* *Poco rall.*

a Tempo Les cho - ses, en d'obscurs fris - sons Li - vraient le se -

a Tempo. *Sempre p* *Espress.*

- cret de leur âme heu - reu - se L'air avec des pa -

Poco cresc *sf Dim.* *ppp*

Poco cresc. *a Tempo.*

resses d'amoureu-se, S'attardait à cueil-lir des par-fums aux buis-sons

a Tempo.

Suivez. *Sempre. p*

Nous ne parlions pas... Nous pensions à pei-ne

Très espressif. *Cresc.*

C'é-tait doux!... Se sen-tir la proie De la ca-resse é-

Cresc. *p*

close aux tiè-deurs des ha-lei-nes

Rall molto. *a Tempo.*

S'a-bî-mer dans la volup-té Comme on se noie...

Suivez. *ppp*

espress.

Poco sf Dim. *pp* *ppp*



A. LEBOURG. — *L'Hiver*

LES DESSINS D'UN MAÎTRE

ALBERT LEBOURG

Il n'y a plus guère de mérite à déclarer qu'Albert Lebourg est un des peintres les plus remarquables de l'âge contemporain : depuis 1904, à peu près, la louange est unanime à son endroit, et ceux-là mêmes qui, il y a huit ans, passaient indifférents au salon de la Nationale devant les envois du maître, et trouvaient inopportune ou déplacée l'admiration que je professais dès longtemps pour son labeur robuste et délicat tout à la fois, ceux-là désormais sont les plus enthousiastes et cela peut-être, parce qu'ils n'ont qu'une compréhension imparfaite du magnifique effort d'art accompli par le peintre.

Je me demande si ces fervents nouveaux ne vont pas au succès plus qu'ils ne vont à l'œuvre, et c'est parce que Albert Lebourg vaut mieux qu'un triomphe de la mode, et que dans un siècle on n'hésitera pas à saluer du mot de chefs-d'œuvre un grand nombre de ses tableaux, que je tiens à le signaler aujourd'hui à l'attention des lecteurs du *Figaro Illustré*, pour un mode d'expression où

il est plein de maîtrise, et où on l'ignore généralement. Je veux parler de ses dessins.

N'allez pas croire que j'exagère, et que je veuille égratigner d'une ironie, l'épiderme de quelques-uns de mes contemporains. Il y a quelques mois, je causais avec un... mettons amateur, qui manifestait à l'endroit de Lebourg, peintre, une admiration d'autant plus ardente qu'elle fut plus tardive. Comme je lui demandais s'il connaissait les dessins de Lebourg : « Il sait donc dessiner ? » fit-il, avec les marques du plus stupéfiant étonnement. Il ne s'en était jamais aperçu.

Or, je l'ai dit et je suis certain de ne me point tromper, on ne peut comprendre parfaitement un peintre que si on l'a apprécié non seulement dans l'œuvre qu'il a réalisée pour le public, mais encore dans ses essais, dans ses dessins, dans ces témoins de ses recherches, dans ces feuillets qui portent la patitation de son labeur



A. LEBOURG. — *Montfort-sur-Risle*



ÉTUDES DE MANTEAU

Dessins originaux de WATTEAU (*Musée du Louvre*)



A. LEBOURG, 1870. — *Portrait du père de Lebourg*

intime. Et quand il s'agit d'un artiste comme Lebourg, d'un artiste qui dessine, ainsi qu'en font foi les pages admirables reproduites ici, on conviendra que cette partie de son œuvre mérite bien de ne nous point laisser indifférents.

Surtout, ne supposez pas que je me plaigne un seul instant, des retards qui ont si longtemps différé le succès de l'artiste, puisque le succès, désormais assuré, ne peut que lui être plus fortement assuré. Mais je me félicite d'avoir été des premiers à défendre ce laborieux et ce sincère, qui a vu venir à lui la renommée, sans que sa belle âme de rêveur ait ressenti le moindre mouvement d'orgueil, et qui, au moment où l'éloge fusait à son oreille, n'a écouté que la voix sévère de sa conscience, qui lui parlait du mieux à conquérir, infatigablement.

Lebourg, il est vrai, n'est plus à l'âge où l'on se grise de mots. Sa vie, toute de travail et de lutte, lui a laissé connaître les hommes, et, plus que se créer des admirateurs, ce qu'il veut, c'est créer une œuvre, une œuvre forte, une œuvre qui défende à jamais son nom de l'oubli, une œuvre où il aura mis toute sa passion, toute l'émotion qu'éveille en lui sa consultation journalière de la nature.

Quelques détails biographiques ne seront peut-être pas inutiles; Albert Lebourg est né à Montfort-sur-Risle, dans

l'Eure, à trois lieues de Pont-Audemer; ses regards d'enfant se sont éveillés dans l'harmonie des prairies et des bois, et, aujourd'hui, après avoir visité bien des climats, bien des expressions diverses du pittoresque de la nature, il revient avec une joie, qui n'est peut-être qu'un souvenir inconscient de ses visions d'autrefois, aux aspects reposés des champs, au calme mélancolique des bois; il est dominé par le désir de pénétrer plus avant dans la compréhension de ces étendues aux lignes simples, de ces symphonies verdoyantes, où nul effet heurté ne vient préciser la cause de l'attendrissement dont tout son être est envahi.

Quand l'âge fut venu de l'école, Lebourg quitta Montfort-sur-Risle, et pendant quelques années goûta de l'internat au collège d'Evreux : ce qu'il a conservé de cette étape de sa vie, ce ne sont pas des souvenirs d'écolier, mais déjà, des souvenirs de peintre et de coloriste; ce qu'il revoit, c'est l'atmosphère spéciale de la ville, cette ville blanche, grise, et bleue : blanche avec ses maisons propres, qui évoquent l'idée d'une province sage et heureuse; grise, avec ses carrières, et bleue avec ses toitures d'ardoise où la lumière éveille des reflets d'acier bruni; il la revoit également, la petite ville, dans le cadre de verdure que la campagne épanouit autour d'elle, et fière de sa cathédrale, d'un si beau et si noble caractère.

Quand il eut dix-huit ans, il quitta Evreux pour Rouen, où il devait suivre les cours de dessin de la ville. Mais, plus que l'école, les quais et la campagne l'attiraient. Rouen n'était pas encore la ville où le progrès a affirmé sa conquête en dressant sur les rives du fleuve de véritables géants de fer : on n'y connaissait pas le colossal appareil d'un pont transporteur : c'était la vieille ville, avec ses monuments de style ogival, et son port d'une merveilleuse variété; çà et là, la Seine était semée d'îlots fleuris entre lesquels passaient les grands bateaux aux voiles blanches et de petites barques manœuvrées par des gens robustes. Au fond, le coteau de Canteleu, que Lebourg aimait à gravir, pour admirer le panorama de Rouen, si beau avec ses flèches élancées et son pont suspendu. De ce point élevé, le port apparaissait sous une perspective de réduction, qui serrait l'un contre l'autre les

bateaux, grands et petits, et ne laissait à distance dominer que les notes saillantes, les bleus, les rouges, les verts, les orangés, qui se teintaient, se mariaient, se fondaient, et, dans l'harmonie générale, sous un ciel souvent pluvieux ou ennuagé de gris semblaient autant de fleurs mouvantes à la surface miroitante des bassins. C'est à ce spectacle, qui l'enchantait, que Lebourg se forma, et, dans ses recherches chromatiques, on sent qu'il est demeuré impressionné pour les ensemble dont ses longues promenades lui donnèrent la surprise.

A vingt-trois ans il se produisit un fait décisif qui fut très important et très heureux pour sa carrière de peintre : il quitta Rouen pour aller à Alger professer le dessin à l'école normale et à la société des Beaux-Arts. L'Orient, dont il avait si souvent rêvé — comme tout paysagiste. —



A. LEBOURG. — *Alger 1876*



A. LEBOURG. — *Pâturage au bord de la Seine*

ne lui laissa pas tout d'abord, le loisir de regretter la ville normande. Il y trouva de quoi satisfaire ses appétits de coloriste, avec le ciel bleu, les maisons blanches, les mosquées, les ruelles où le soleil inscrit de grandes ombres transparentes, et les caravanes de chameaux, et les marchands d'oranges et de bananes, et tout le pittoresque enfin, ce pittoresque caractéristique, qui, peut-être, ira s'effaçant peu à peu chaque jour, à mesure que s'imposera davantage l'influence européenne.

Le temps que ses devoirs professionnels n'occupaient pas, Albert Lebourg l'employa à étudier pour lui, à dessiner, à peindre ; mais, malgré la splendeur du pays, il lui vint rapidement un regret des contrées moins éclatantes où il avait commencé l'éducation de son œil : ce qu'il lui fallait, c'était la lumière tamisée à travers le tissu floconneux des nuages ; c'était les masses de verdure ou le tas des maisons d'un hameau, dans l'ambiance d'une atmosphère tempérée ; c'était les villes du nord, Paris ou Rouen, avec des constructions qui reçoivent, comme une caresse, des reflets atténués. Mais il avait pris à Alger des éléments de comparaison qui ne pouvaient manquer de lui être extrêmement profitables, dans l'étude, qu'il devait pousser si loin, des rapports des tons dans l'atmosphère ; il y avait appris à jouer d'un autre clavier ; il avait perçu dans l'orchestrale magie de la couleur, des sonorités nouvelles pour lui.

Après quatre ans de séjour, il quitta Alger et s'en vint

à Paris, lutter pour vivre, lutter surtout pour l'art ; et c'est à distance, alors que les hivers sombres l'obligeaient de fermer tôt sa boîte de couleurs, qu'il se prit à aimer le bel éclat de



A. LEBOURG. — Alger 1875

cet Orient dont il s'était volontairement et pour toujours éloigné. C'est à cette époque et pendant deux ou trois ans, qu'il se montra assidu à un atelier libre que dirigeait M. Jean-Paul Laurens. Là, il se rencontrait avec Henri Martin, Marce, Le Lièvre, mort trop tôt pour parfaire son œuvre de sincérité et de mélancolie, Fournier, Boggio, Albert Fourié, Aumon, et

bien d'autres, dont les œuvres sont justement remarquées aux expositions. Ces années-là lui ont laissé des souvenirs attendris, et quand il parle de Jean-Paul Laurens, c'est avec un respect mêlé d'affection, où se révèle l'exquise élévation de son âme sentimentale. Il me disait un jour avec un accent profond de sincérité : « Jean-Paul Laurens

est l'homme dont les conseils me furent le plus précieux : constructeur solide, il ne s'occupait guère que d'indiquer les charpentes à établir, et laissait à ses élèves toute la latitude pour les recouvrir selon leur tempérament personnel, qualité fondamentale chez les maîtres, qui, ainsi, ne cherchent pas à pousser leurs disciples dans une voie unique. » L'éloge est trop juste et trop rare pour que je ne profite pas ici de l'occasion qui m'est offerte de le rappeler.

En 1886, — Lebourg avait quitté l'atelier depuis deux ans, — il se décida à exposer au Salon un grand tableau, *La Neige en Auvergne*, qui fut chaudement disputé aux enchères, lors d'une vente récente; c'était, pour le Salon des Champs-Élysées,

une œuvre audacieuse de tendance et de facture : une large rivière, un sol couvert de neige; une construction qui émerge, grave, du silence des choses; à l'horizon, des couleurs aux lignes sommaires. Enfin, à gauche, traversant un pont de pierres, une diligence lourde, lente, vivante cependant et tirée par des perchons soufflant, fumant, glissant. Le succès, sans être retentissant,

fut appréciable; mais, Lebourg, dans ce milieu de producteurs appétant aux médailles, ne se sentait pas libre de s'exprimer comme il le voulait. Il lui eût fallu compter avec les exigences du jury : il n'envoya plus rien au Palais de l'Industrie, et ne reparut en public qu'à l'heure de la fondation de la

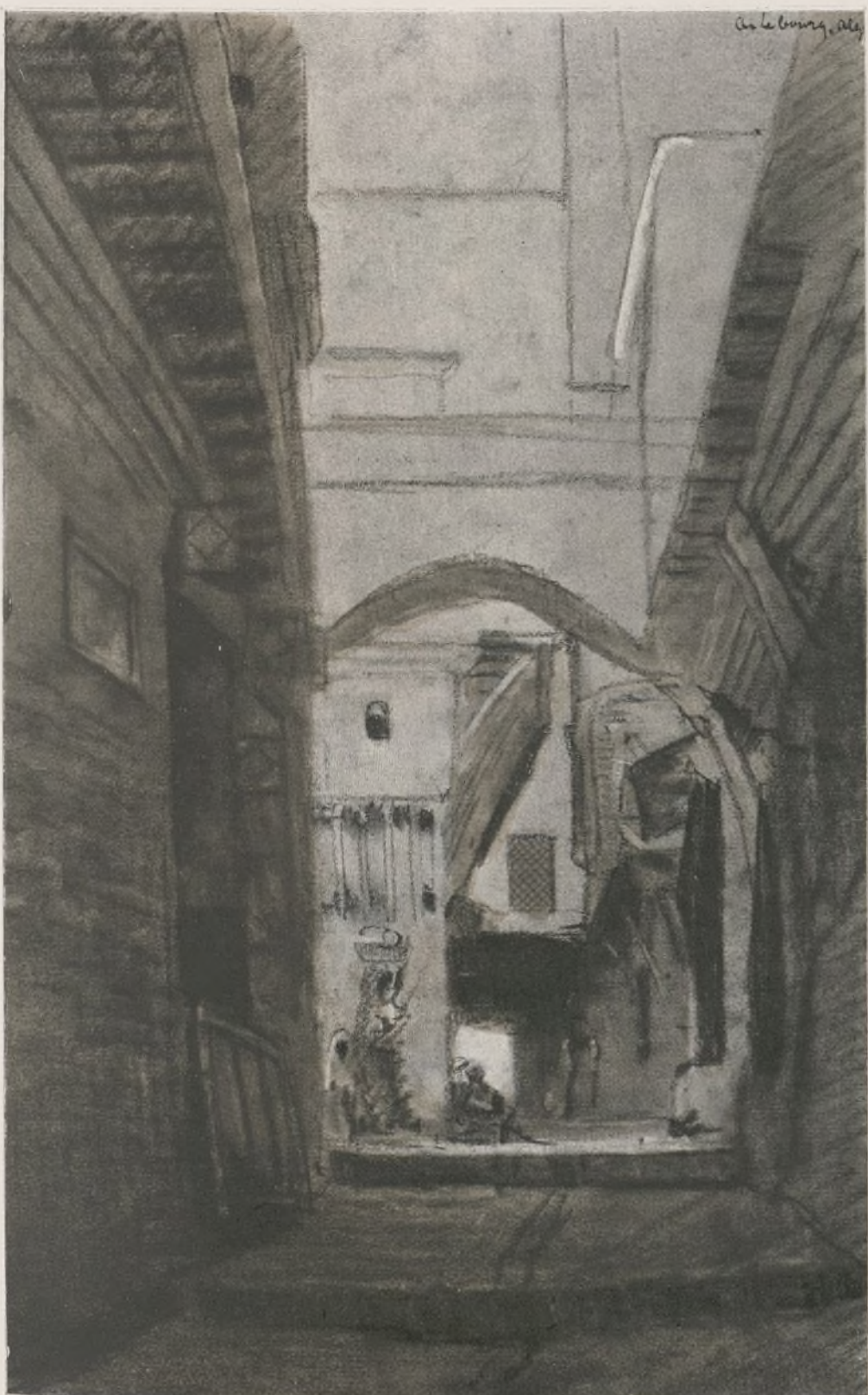
Société Natio-

nale, où il fut rapidement élu associé, puis sociétaire.

Depuis lors, et jusqu'en 1904, il parut chaque année à la Nationale avec une série d'œuvres, fêtées par les délicats, où l'on notait son effort continu vers une notation plus synthétique et vers une lumière toujours plus fluide, plus vibrante : successivement on le vit apporter ses sensations de Normandie, avec d'étonnantes évocations de Rouen, de Bretagne, d'Auvergne, de Hollande, qu'il a interprétées presque avec une âme de Hollandais, tant il y a mis d'émotion tendre et vraie, et de Paris, qu'il a si parfaitement compris. En 1903, il s'en fut, pour raison de santé, au bord du lac de Genève, et il a rapporté de cette campagne d'été des visions de montagne et d'eau transparente, de maisons accrochées au flanc du roc, et de voiles blanches et brunes à envergure d'ailes, se mirant dans le lac limpide, toute une série d'œuvres, qu'il faudra placer en marge de sa production habituelle, mais qui portent avec une intelligence affinée du pittoresque interprété, toutes les qualités maîtresses



A. LEBOURG. — *Matin*



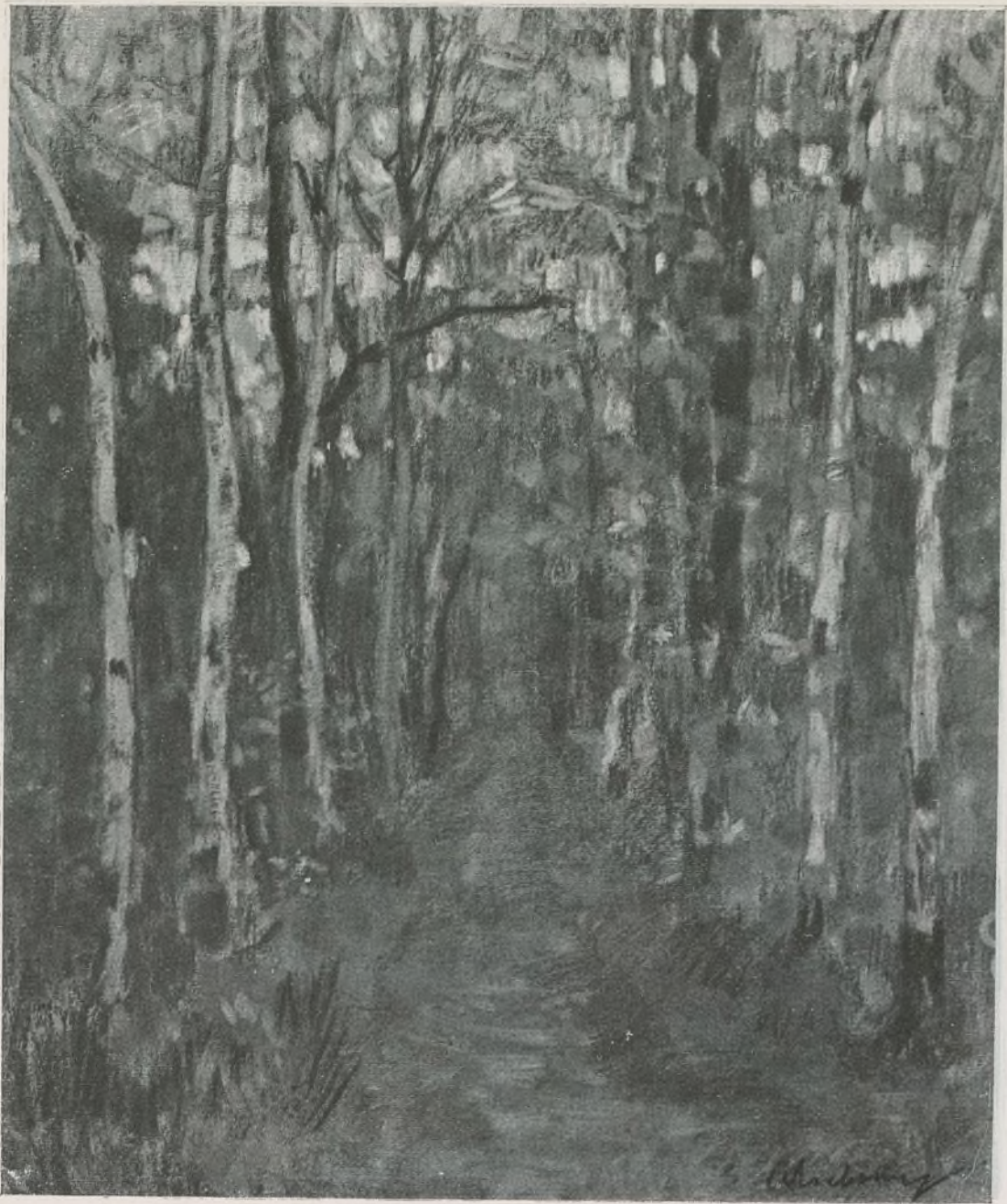
A. LEBOURG. — *Alger*



A. LEBOURG. — *Alger 1875*

qui font de lui l'un des maîtres incontestés des naturistes contemporains.

D'ailleurs on ne le discute plus aujourd'hui : les musées qui possèdent des œuvres de lui, peuvent constater que le public les recherche et s'y arrête, et les amateurs qui ont eu le bon sens d'accrocher ses belles notes claires de paysage, les admirent sans se lasser, et y ajoutent avec joie : il y a, en effet, tant de variété dans l'art de Lebourg, il vous conte avec une telle abon-



A. LEBOURG. — *L'Automne dans la forêt*

dance le poème des saisons et des heures, et l'auguste et incessante féerie des nuages, que l'on peut avoir sous les yeux toute une galerie de ses toiles, sans y rien relever qui sente la répétition et donne de la monotonie. Lebourg est un sentimental, qui vous émeut d'un

reflet d'ombre dans l'eau, d'un nuage qui passe, d'un dernier rayon de soleil couchant qui traîne dans le ciel sa clameur pourprée.

Et ce que je dis de ses peintures, je le dis également de ses dessins. La souplesse avec laquelle il manie le crayon, le fusain ou la plume, le parti qu'il sait tirer du ton du papier sur lequel il travaille, le juste équilibre de ses lumières et de ses ombres, l'extrême précision de ses plans qui s'étagent sans effort de perspective, naturellement, comme si les problèmes si difficiles de mise en place n'existaient pas pour son œil rompu à tous les obstacles d'exécution, sa notation enfin qui, pour

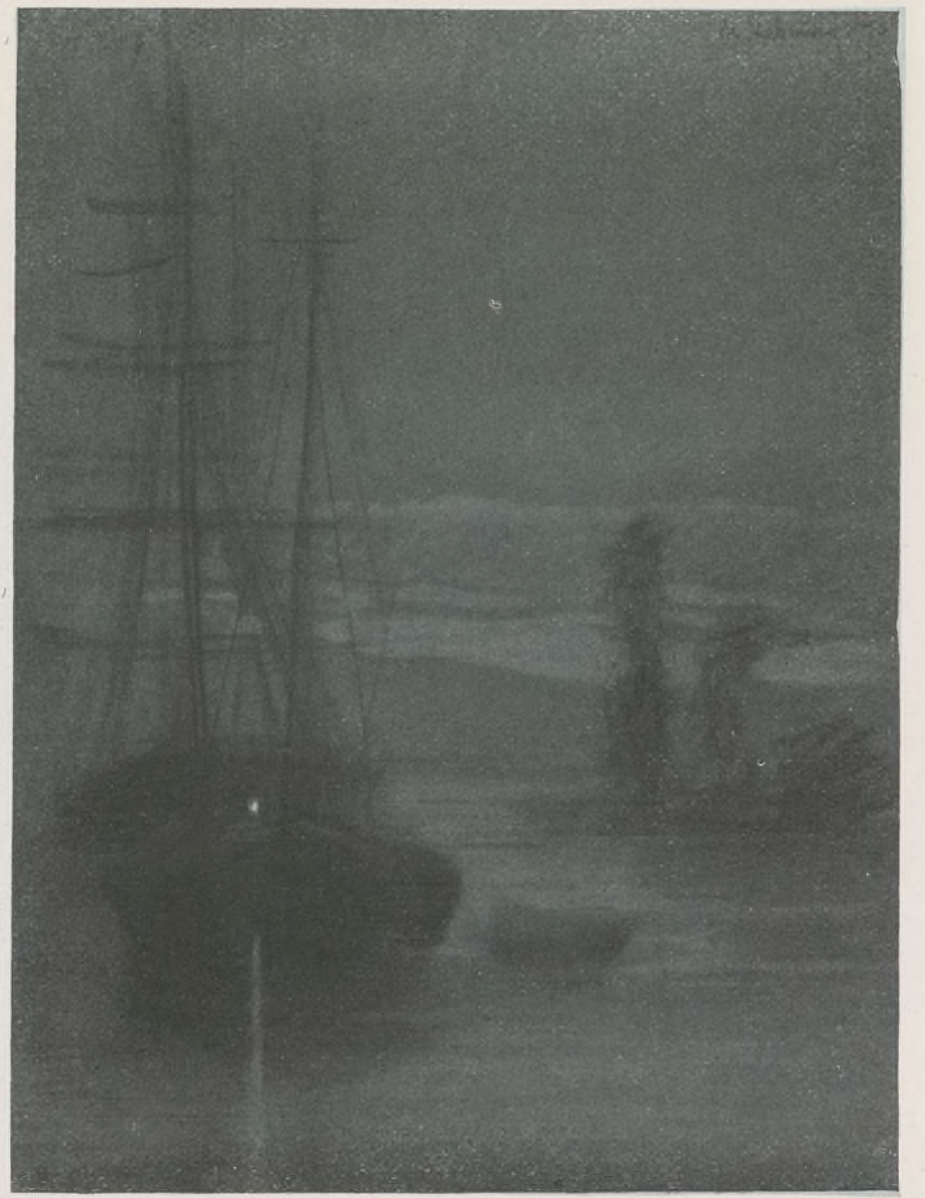
FIGARO ILLUSTRÉ

si sommaire qu'elle paraisse, n'en dit pas moins ce qu'elle veut dire, avec une franchise d'accent, qui va jusqu'à l'éloquence, toutes ces qualités font que ses dessins sont un chapitre des plus captivants dans le livre de beauté qu'est son œuvre. On en pourra juger par les feuillets de lui qui accompagnent ces lignes, et, pour rassurer l'amateur qui se demandait si Lebourg savait dessiner, j'ai tenu, à côté de ses paysages, à reproduire quelques

portraits admirables de lui, et un feuillet d'objets usuels.

Le jour où dans une grande exposition, on réunira l'œuvre à peu près complet de Lebourg, il y aura de l'admiration, de l'enthousiasme, la révélation d'un très patient et très fécond effort d'art, et le *Figaro Illustré* sera heureux d'avoir été l'un des premiers à saluer dans un de ses modes d'expression qu'il a peu laissé voir, le maître aimé et vaillant, qui ne doit qu'à lui, à son œuvre, à son talent, le jeune rayon de gloire, qui vient ensoleiller son automne.

L. ROGER-MILÈS



A. LEBOURG 1870. — *La Seine à Rouen (effet de nuit)*



A. LEBOURG. — *Nature morte*

L'HÉLIOTROPE

NOUVELLE INÉDITE

DE PIERRE VALDAGNE



IL semblerait que d'égales conditions de bonheur dussent exister, au moins pour les enfants.

On ne sait que trop qu'il n'en est pas ainsi. Sans parler même des petits misérables qui souffrent jusque dans leur chair si tendre, certains enfants sont comblés de soins et d'affection tandis que d'autres connaissent, dès leur plus jeune âge, la sourde angoisse de se sentir indifférents et pas aimés.

Dans le grand pensionnat que dirigeaient, non loin d'Yvetot, les demoiselles Templier, il y avait deux petites filles dont la situation paraissait intéressante à tous les égards.

L'une, Raymonde Avelin était la fille d'un ancien armateur du Havre que la fortune avait trahi. Avelin, presque ruiné et veuf, prenait en haine le genre humain, s'isolait dans une hypocondrie farouche et mettait brusquement en pension, à l'âge de onze ans, sa fille Raymonde dont les jeux l'importunaient. Il faisait « sortir » Raymonde deux fois par an, aux vacances de Pâques et aux grandes vacances; mais il trouvait toujours des prétextes pour écourter les moments que la petite fille devait passer auprès de lui. Les nerfs malades supportaient mal l'afflux de souvenirs que la présence de l'enfant lui apportait d'un temps où il était riche et heureux. Dieu sait pourtant si Raymonde d'un caractère très timide et craintif, se montrait douce, discrète et soumise. Il est même probable qu'Avelin prenait conscience de l'injustice de ses duretés et de ses impatiences; mais il en voulait d'autant plus à Raymonde qu'il se sentait incapable de les dominer.

Quant à la gentille enfant, malgré son âme aimante et ses besoins d'effusion, elle n'emportait pas grands regrets de la maison paternelle où sa présence était si peu désirée.

Elle retrouvait, en pleines vacances, la pension de M^{lles} Templier vide, mais quand même accueillante et si calme avec ses vastes bâtiments blancs, ses escaliers sonores, son dortoir silencieux et l'enchantement d'un grand parc où Raymonde se promenait en toute liberté.

Une autre élève de M^{lles} Templier, et du même âge, à peu près, que Raymonde, Hélène Lefresne semblait plus abandonnée encore.

Hélène était orpheline de père et de mère. Un oncle s'était chargé d'elle; il passait pour un brave homme et vivait de ses rentes à Rouen; mais une femme (et quelle femme!) s'installait un beau jour chez lui et finissait par dominer sa faiblesse par faire trembler la maison sous son humeur acariâtre.

Comme la mégère détestait dans la petite Hélène l'héritière éventuelle de Philippe Lefresne, elle s'était appliquée à détruire peu à peu l'intérêt que le célibataire eût pu porter à l'enfant. Hélène ne venait jamais à Rouen; elle « sortait » moins encore que Raymonde. Deux ou trois fois par an, Philippe Lefresne la faisait demander au parloir, lui apportait quelques friandises, l'accablait de bons conseils et de maximes et s'en retournait au bout d'une heure, avec la conscience du devoir accompli.

Un semblable isolément dans la vie devait rapprocher Raymonde et Hélène et en faire deux grandes amies. Elles suivaient les mêmes classes, partageaient leurs jeux. Tous les dimanches, elles se retrouvaient seules dans la grande maison vide pendant que les autres élèves, plus heureuses, allaient passer quelques heures auprès de leurs parents. Dans l'âme des deux petites solitaires, aucune amertume ni aucune envie, pourtant! Elles étaient résignées; n'accusaient pas le sort d'injustice. Elles pensaient que les autres n'étaient pas comme elles, voilà tout! et que, sans doute, cela devait être comme ça! et elles se consolaient dans des conversations sans fin, avec des parties de courir à travers le parc et quelques travaux d'aiguille en compagnie de M^{lles} Templier, lesquelles étaient très bonnes, gardaient, ces jours-là, les petites filles à leur table et tâchaient de leur remplacer la tiédeur du foyer absent par une sincère sollicitude.

Mais M^{lles} Templier étaient de vieilles filles très vieilles; Hélène et Raymonde se sentaient un peu contraintes devant elles, n'osaient pas laisser libre cours à leur juvénile exubérance et elles préféraient encore les moments où on les lâchait dans le parc, en toute liberté, pareilles à de jeunes animaux, qui se poursuivaient en criant de joie, ou semblables encore à ces petites mamans attentives qui berçaient des poupées, les habillaient, les déshabillaient, ou leur faisaient imiter les gestes illusoires qu'elles supposaient appartenir aux grandes personnes.

Hélène préférait les jeux violents. Elle tenait pour la balle, la corde, la course échevelée. Hélène adorait monter sur tous les bancs et serait, sans honte, grimpée après les arbres. Elle avait des yeux vifs, et un impérieux besoin de rire. Sa pauvre petite existence cloîtrée ne lui fournissait pas nombreuses raisons de rire, hélas! Mais les enfants savent rire sans raison.

Hélène avait encore un fond de caractère dominateur. Elle aimait commander. Dans sa classe, elle souffrait de n'avoir pas toujours la première place. Pendant les jeux c'était elle qui dirigeait les autres élèves et dictait les lois.

Souvent M^{lles} Templier se prenaient à rire en voyant la fillette déjà grande, serrée dans son tablier noir, les cheveux tirés sur le front et les mains rougeaudes, prendre des airs de petite despote et imposer aux autres ses tyranniques volontés. L'autorité vient à ceux qui savent la prendre. Les condisciples d'Hélène lui obéissaient sans murmurer et semblaient reconnaître sa supériorité sur elles.

ILLUSTRATION

DE JOSÉ ENGEL



Il faut ajouter cependant qu'Hélène était foncièrement bonne et que ses attitudes autoritaires faisaient place aux plus maternelles attentions dès qu'on mettait en cause son bon cœur. Il en résultait quelque chose d'un peu fantasque qui eût pu la faire juger capricieuse.

Raymonde était au contraire la plus douce et la plus soumise des amies. Son affection pour Hélène n'allait pas sans beaucoup d'admiration. Raymonde n'entreprenait rien sans consulter sa compagne; elle adoptait le jeu que préférait Hélène, baptisait ses poupées du nom qu'Hélène choisissait et consentait, dans les tournois divers de leurs récréations, à laisser toujours la première place à la petite dominatrice.

Tout de même Raymonde avait de temps en temps des velléités de résistance quand Hélène exigeait trop de son obéissance; il en résultait de courtes fâcheries, souvent comiques, pendant lesquelles les deux petites se sentaient à la torture et épiaient, chacune, le moindre regard ou la moindre parole qui leur fût prétexte à se jeter dans les bras l'une de l'autre.

*
* *

Un dimanche du mois de mai, l'oncle d'Hélène Lefresne la fit demander au parloir. Il ne resta pas longtemps.

Lorsqu'il fut parti, Hélène se précipita dans la cour où Raymonde, assise toute seule sur un banc, lisait un livre en attendant son amie.

Hélène poussait des cris de joie, en serrant contre sa poitrine un pot d'héliotrope copieusement fleuri et qui embaumait.

Son oncle, lui avait apporté la plante, en même temps que quelques bonbons, dans un de ses intermittents desirs de faire plaisir à la fille de son frère. Cette fois, il avait réussi au delà de son espérance. Le bonheur d'Hélène, en recevant ce pot de fleurs, avait été extrême. Certes le jardin de M^{lle} Templier contenait des parterres soignés, des corbeilles charmantes; mais l'héliotrope d'Hélène était cent fois plus beau à ses yeux puisqu'il lui appartenait en propre et allait vivre des soins dont elle l'entourerait à chaque minute.

— Raymonde! Vois ce que mon oncle vient de me donner!

— Oh! le bel héliotrope!... C'est à toi? Comme tu es heureuse!

— C'est à moi!... Ou mieux, ma chérie, ce sera à nous deux. Veux-tu?

— Oui, je veux bien!

— Nous allons demander à M^{lle} Templier la permission de le planter en pleine terre...

— Tu crois que ça ne le fera pas mourir?

— Mais non!... Au contraire! Et nous le soignerons toutes les deux. Nous le verrons fleurir, pousser, grandir! Ce sera comme notre petit enfant. Nous l'arroserons tous les jours, toi le matin, moi le soir...

— Ou toutes les deux ensemble, le soir et le matin...

— Si tu veux! Dis!... comme ce sera gentil!

Aussitôt, Hélène et Raymonde se rendirent chez M^{lle} Templier et obtinrent la permission qu'elles souhaitaient.

M^{lles} Templier se dérangèrent, vinrent admirer la plante merveilleuse et donnèrent quelques conseils pour sa prospérité. On choisit une place favorable, on creusa un trou dans la bonne terre de bruyère d'une corbeille et on y enfonça la fleur, sans la dépoter.

— Vous l'arroseriez seulement ce soir, au coucher du soleil.

— Avec quoi, mademoiselle? demanda Raymonde.

— Je vous prêterai un petit arrosoir. Mais il faut me promettre que vous serez très soigneuses...

— Oh! oui, mademoiselle!...

— Que vous ne renverserez pas d'eau sur vos robes, ni sur vos bottines...

— Oh!... non, mademoiselle!...

— Et que vous ne perdrez pas tout votre temps à vous occuper de votre plante!

— Oh! non, mademoiselle!...

Comme c'était dimanche, que toutes les autres élèves étaient sorties, que la grande maison restait déserte et silencieuse, Hélène et Raymonde eurent beau jeu à admirer à loisir leur pot d'héliotrope.

Elles l'examinaient tour à tour, s'agenouillaient pour en respirer le parfum, se scandalisaient qu'un insecte se fût permis de grimper sur les feuilles.

Et plus de vingt fois, jusqu'au soir, elles s'interrogèrent pour savoir si bientôt le soleil se coucherait, car c'était à la fin du jour qu'elles procéderaient à l'arrosement, opération émouvante, qui se transforma, ce premier soir et malgré les avertissements de M^{lles} Templier en une inondation désastreuse d'où les petites filles sortirent littéralement trempées.

— Pourvu, dit Hélène, qu'« on » ne l'ait pas noyée, notre fleur!

— Mais non! Tu as bien vu comme elle avait soif!

Et, en vérité, c'étaient les jupes et les bas des enfants qui avaient reçu le plus d'eau!

Quinze jours après, l'héliotrope était admirable et chargé de bouquets embaumés.

*
* *

Comme la classe venait de finir et que les élèves sortaient en tumulte pour la récréation, on entendit Hélène qui disait sur un ton de révolte :

— Ça n'est pas juste! C'est Raymonde qui est la première, et mon problème était aussi bien que le sien!

Mais Raymonde, un peu nerveuse de son succès, osait répondre :

— Ton problème n'était pas bien puisqu'il n'était pas juste.

— Oh!... c'est par hasard que tu as trouvé la solution!

— Pourquoi donc que ce serait par hasard? demanda Raymonde indignée.

— Parce que tu n'es qu'une petite bête, cria Hélène. Et elle ajouta, péremptoire :

— Voilà!

— Et toi, tu n'es qu'une bête méchante, lança Raymonde. Je te déteste!

Et la brouille éclata.

Hélène proposa à voix haute :

— Qui vient jouer à la marelle avec moi? Seulement, je vous préviens : je ne joue pas avec Raymonde!

— Ça m'est bien égal, dit Raymonde. Je n'aime pas la marelle. Moi je vais chercher mes filles!

Et elle s'en fut chercher deux poupées.

Il faut dire que Raymonde, pendant cette récréation, fut assez abandonnée de ses compagnes qui allèrent, de préférence, vers l'impérieuse et très injuste Hélène.



Pourtant une petite fille s'était approchée de Raymonde et, pleine de pitié pour son isolement, lui avait demandé si elle voulait jouer « nous deux » avec les poupées.

— Parce que... avait-elle ajouté, Hélène était vraiment trop méchante!

Il n'en fallait pas plus pour attendrir jusqu'aux larmes la pauvre Raymonde qui avait le cœur très gros. Sa récréation se passa tristement, puis la journée, coupée de travail et de jeux médiocre.

Au dîner les deux amies ne se dirent pas une parole. Et le soir vint.

Alors Raymonde pensa :

— Et notre héliotrope? Sûrement ce n'est pas moi qui en parlerai à Hélène!

Tandis qu'Hélène se disait :

— Ça m'est bien égal, l'héliotrope ce soir! Il peut bien mourir de soif s'il veut! Je ne me dérangerai pas!

Et chacune guettait du coin de l'œil si l'autre n'allait pas chercher l'arrosoir. Mais aucune ne s'y décida.

* *

La cloche du dortoir tinta. Raymonde passa raide et silencieuse devant Hélène qui sourit en la regardant, d'un air de supériorité.

Or il se passa ceci : vers onze heures, une petite forme blanche, qui était Hélène, quitta son lit, traversa le dortoir, descendit l'escalier, alla, au clair de lune, chercher l'arrosoir dans sa cachette et s'en vint, les pieds nus, donner à boire à l'héliotrope qui en avait grand besoin. Puis la petite forme blanche remontait avec précaution et se fourrait dans son lit où, enfin, elle trouvait le sommeil qui l'avait fuie jusque-là!

Et, à minuit, une autre petite forme blanche qui, cette fois, était Raymonde accomplissait exactement les mêmes démarches et les mêmes gestes, au risque de se faire surprendre et punir par la surveillante.

Mais qui eût pu voir Raymonde regagner son petit lit blanc, aurait remarqué qu'elle jetait sur la couche où dormait maintenant Hélène, à poings fermés, un regard où brillaient deux grosses larmes de reconnaissance et d'affection, car elle avait remarqué la terre toute mouillée autour de l'héliotrope, et elle avait compris qu'Hélène l'avait précédée dans la même pensée de tendresse pour leur plante.

* *

— Si! Si! disait le lendemain Raymonde à Hélène. Avoue que tu étais descendue l'arroser!

— Ça n'est pas moi, protestait Hélène en boudant encore.

— J'ai bien vu quand je suis arrivée, avec mon arrosoir plein, que la terre était toute fraîche mouillée!...

— Eh bien?... continuait Hélène crispée.

— Eh bien qui ça serait-il si ça n'était pas toi!... Et puis tu peux bien me le dire... puisque nous l'aimons toutes les deux, notre plante!

— Eh bien, oui, là!... Mais j'ai eu tort!...

— Tu n'as pas eu tort puisque moi, j'ai eu la même idée!... Embrasse-moi... veux-tu? Et ne soyons plus fâchées... Ça me fait tant de peine!...

— Et à moi!... Crois-tu que ça ne m'en fasse pas, de peine?...

Et l'héliotrope continua à prospérer sous les soins attentifs des deux amies réconciliées.

* *

Qui avait piqué Raymonde ce soir-là? Personne ne le sut; mais M^{lle} Avelin se montrait d'une humeur fort désagréable. Elle qui était d'ordinaire si facile et si douce, opposait à toutes les invitations de ses petites compagnes des refus secs et non motivés.

— Demande-lui donc ce qu'elle a, toi, Hélène. Elle te le dira peut-être.

Mais Hélène n'avait pas plus de chance que les autres :

— Toi, d'abord, laisse-moi tranquille!... répondait Raymonde, agressive. Et puis, tu voudras bien me rendre ma tapisserie. Je ne veux plus que tu y travailles.

— Je ne l'abîme pas, ta tapisserie! C'est toi qui m'as dit de t'aider à faire le fond.

— Eh bien, je ne veux plus que tu y touches, tu entends! Je veux que ce soit moi qui l'ai faite, toute seule.

— Après tout je ne demande pas mieux. Moi je n'aime pas coudre. J'aime mieux courir!

— Parbleu, toi, Hélène tu as des goûts de garçon!

— Ça vaut mieux que de rester dans les coins, comme les hypocrites...

Ça se gâtait de nouveau! Même ça se gâtait ferme! Hélène et Raymonde échangeaient des propos sans aménité. Un cercle s'était formé; les unes tenaient pour la petite Avelin, les autres pour la petite Lefresne.

— Réponds-lui donc!...

— Ne te laisse donc pas faire!...

Et les adversaires se montaient peu à peu l'une contre l'autre, excitées par la galerie.

Raymonde, les nerfs tendus, proféra une menace :

— Tais-toi ou tu recevras une calotte!

Mais Hélène se campa devant elle et dit :

— Essaie donc!

C'était fait!...

En moins d'une seconde, les deux petites filles en étaient venues aux mains et se donnaient des coups de poing, rageurs, et maladroits. On cria autour d'elles; M^{lles} Templier accoururent, les séparèrent et les enfermèrent chacune dans une étude, avec une sévère punition.

Cette fois la querelle était grave. Il y avait eu voies de fait; on s'était battu; et on se détestait sérieusement. Personne n'arrivait à savoir pourquoi, même pas les deux adversaires. Des nerfs!... une mauvaise humeur qui passe... un caprice d'enfant...

Mais rien n'y fit. Huit jours, quinze jours, un mois... les deux amies, devenues ennemies, ne s'adressaient plus la parole; elles vivaient, chacune, comme si l'autre n'existait plus; elles avaient résisté à toutes les tentatives de réconciliation. C'était la fâcherie définitive...

L'amour propre s'en était mêlé. Chacune s'obstinait à ne plus s'occuper de la fleur qu'elles avaient tant aimée, et l'héliotrope négligé était mort!

* *

Le temps passa.

Or, un dimanche, Raymonde Avelin était allée passer l'après-midi chez son père. Quand elle revint, le jour commençait à décroître. Elle passa la grille et se glissa tout de suite jusque dans le jardin.

Raymonde, le cœur battant, portait dans ses bras un pot d'héliotrope tout fleuri.

Elle s'approcha du parterre où se voyait encore la place vide de l'autre plante morte et elle y enfonça profondément le pot qu'elle apportait.



Avec soin, elle tassa la terre tout autour, comme elle l'avait vu faire la première fois par M^{lles} Templier et sa pieuse besogne terminée, elle rentra dans la maison.

Hélène lisait dans le parloir. Elle leva les yeux pour savoir qui entra, mais elle les baissa aussitôt sur son livre dès qu'elle eût reconnu Raymonde, son ennemie.

Raymonde passa, raide, digne, sans prononcer une parole.

Comme toujours, le dimanche, quand le pensionnat était vide de ses élèves, M^{lles} Templier recevaient à leur table les deux petites solitaires. Les braves femmes se montraient fort affectées de la brouille inexplicable, entêtée, stupide, survenue entre les deux enfants. Elles avaient tout fait pour les réconcilier, mais sans le moindre succès.

Ce soir encore, le dîner se passait sans que Raymonde consentît à parler à Hélène ou Hélène à Raymonde. Les petites filles restaient fières, dignes, irréductibles !

* *

Le lendemain, la pension avait repris son animation accoutumée et à la récréation de midi, Hélène par hasard, passa devant le parterre à l'héliotrope. Toujours, malgré elle, elle jetait un regard sur la place vide qu'avait occupée naguère la fleur que la méchanceté des deux enfants avait laissé mourir.

Ce jour-là, elle s'arrêta, stupéfaite. Une autre plante, un autre héliotrope fleuri, charmant, embaumait à la place de l'héliotrope disparu.

Hélène se sentit violemment émue. Qui avait remplacé la fleur ?

Mais elle ne voulut pas savoir, obstinée dans sa rancune, et elle n'interrogea personne.

Le lendemain elle revint auprès du parterre.

L'héliotrope était là, toujours, avec un air heureux et frais de fleur bien soignée. Autour la terre brune restait humide d'avoir été récemment arrosée et les feuilles vertes semblaient vernies, tant des mains soigneuses les avaient débarrassées de toute poussière.

Hélène commençait à se troubler. Pendant trois jours cependant elle s'entêta à vouloir tout ignorer.

Mais, à la fin du troisième jour, elle n'y tint plus. Au moment où le soleil allait se coucher, elle s'en fut jusqu'à la cachette où était le petit arrosoir et elle vint donner un peu d'eau à la fleur !

Elle n'était pas là depuis deux minutes que Raymonde approchait. Elle vit Hélène, son arrosoir vide à la main, contemplant la fleur, recueillie, et la figure noyée de tristesse. Hélène entendit marcher Raymonde, elle se retourna et montra deux yeux remplis de larmes. Ce fut une explosion !

— Ah ! tu es venue, cria Raymonde !...

— Oui, dit Hélène en baissant les yeux...

— Et tu as arrosé ce soir notre héliotrope...

— Le tien !...

— Le nôtre... le nôtre, comme l'ancien...

— Tu veux donc bien, Raymonde, qu'il soit encore à nous deux ?...

Et les deux petites filles, enfin ! s'étreignirent.

* *

Maintenant elles accouraient ensemble chez M^{lles} Templier :

— Mesdemoiselles !... On n'est plus fâchées, nous deux ! Et jamais, jamais on ne recommencera !... N'est-ce pas Raymonde ?...

— Jamais ! Hélène !...

* *

Mais, tout de même, l'héliotrope mourut peu de temps à près.

La fleur était plus fragile, peut-être, fatiguée, malade !... Quelque ver néfaste s'était caché, sans doute, dans ses racines !... L'héliotrope mourut !

Ce fut une agonie longue et angoissante. Tous les jours, Hélène et Raymonde accouraient vers le parterre, se penchaient sur la plante, épiaient les progrès du mal qui la détruisait peu à peu !

D'abord les fleurs étaient tombées ; puis les feuilles se desséchaient, jonchaient le sol. Les branches frêles, minces, ressemblaient maintenant à un petit squelette.

Hélène serrait désespérément la main de Raymonde. Il n'y avait plus d'espoir !

Ce soir-là, le ciel était couvert de nuages et un vent soufflait, annonciateur de l'automne proche. L'héliotrope apparaissait lamentable. Hélène prit une branchette entre ses doigts ; elle se brisa avec un bruit sec de verre... C'était fini. C'était la mort !

Pour Hélène et pour Raymonde, ce fut un grand deuil !

* *

— Oh !... Mademoiselle ! disait le lendemain Hélène à M^{lle} Templier !... J'aime tant Raymonde !... Elle a tant de chagrin !... Elle avait eu une si jolie idée de rapporter une nouvelle plante ! Mais, morte ou non, jamais plus nous ne nous fâcherons, maintenant !... Nous avons à supporter notre peine à toutes les deux....

Et elle ajouta, sa bouche d'enfant prononçant une maxime de grande mélancolie mais de profonde vérité :

— Car je crois bien comprendre, n'est-ce pas, mademoiselle ?... je crois bien comprendre que le chagrin éprouvé ensemble, c'est encore, peut-être, ce qui rend les amitiés plus solides... éternelles !

PIERRE VALDAGNE



Les Théâtres

A PROPOS DES THÉÂTRES DE LA NATURE

Je veux profiter de ce que notre ami et collaborateur Ch. Dumas est en vacances, pour dire quelques mots d'une maladie nouvelle qui sévit cette année, plus fortement que jamais, dans le domaine de la mise en œuvre dramatique : je veux parler de cette surabondance de *théâtres de la nature*, qui se sont manifestés coup sur coup, à tous les coins du territoire. Certes, c'est là une évocation de l'antiquité qui ne saurait déplaire ; mais encore faut-il que cette forme de théâtre réponde à une idée directrice et qu'elle ne se borne pas à être une répétition ou une imitation de ce qui se fait à côté, ou autre part.

Quand M. Pottécher créa à Bussang son théâtre de la nature, et y fit jouer des pièces de lui, dont l'effort moralisateur était nettement caractérisé, nos éloges se joignirent à l'applaudissement de la foule. Il y avait là une initiative généreuse, une tentative nouvelle — du moins dans l'âge contemporain, — et le succès, encore qu'un peu hésitant la première année — cela remonte je crois aux environs de 1895 ou 1896 — se fit retentissant aux saisons suivantes.

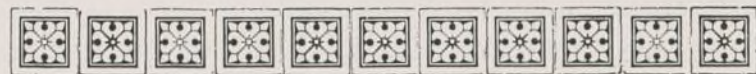
Puis il y eut les théâtres de Béziers et d'Orange : et voici que maintenant, on ne compte plus les théâtres de la nature. On pourrait même remarquer que les auteurs, à leur intention, écrivent des œuvres spéciales, qui seraient bien des œuvres spéciales, si, une fois les tréteaux démontés et la nature laissée à elle-même, ces mêmes pièces spéciales, écrites expressément pour les théâtres de la nature, n'étaient pas jouées sur les autres théâtres, voire théâtres subventionnés, qui ne sont pas des théâtres de la nature.

Ce qui était une idée esthétique, ou mieux la réalisation d'une idée esthétique, — jolie idée très capable de séduire les gens de goût délicat, — n'est plus maintenant qu'un mode d'exploitation industrielle, où, je le crains bien, le culte de la beauté antique n'aura bientôt — si ce n'est déjà — plus rien à voir. Les âmes sentimentales — car il y a une grosse part de sentimentalité, dans l'engouement que le public montre pour ce genre de distraction estivale, — les âmes sentimentales y vont de leur petit couplet sur la sensation par elles éprouvées, mais l'industrie est là pour en profiter seule ; je ne vois pas en effet quel bénéfice ou quel progrès ait retiré de là, l'art dramatique contemporain : le snobisme et la mode sont deux conseillers assez médiocres quand il s'agit d'amélioration durable pour un art quelconque ; et, il est bien difficile d'admettre que les gens qui ne font pas de Sophocle ou d'Eschyle leur lecture quotidienne, et qui sommeillent béatement, aux rythmes héroïques de Corneille ou de Racine, se prennent d'un amour subit pour des tragédies qui ne sont ni de Sophocle, ni d'Eschyle, ni de Corneille, ni de Racine, si, ce faisant, ils n'obéissent pas inconsciemment, à une mode dont ils ne perçoivent pas les intérêts réels, ou à un snobisme dont, au fond, ils supportent assez mal les austères spéculations mythologiques, métaphysiques, philosophiques et somnifères.

Mais il y a dans le titre de l'organisation, le mot : *nature* ; et il est convenu que ce mot-là doit faire se pâmer d'aise les gens qui observent le moins l'éternelle beauté que la Nature met autour d'eux, à chaque heure du jour, et en toute saison. Dans le dernier quart du XVIII^e siècle, la société, qui ne passait pas pour très simple, affichait un goût immodéré pour la pastorale : les églogues de Théocrite et de Virgile, les chapitres les plus ingénus de Longus étaient revécus par des viveurs blasés et des coquettes sans vergogne, et nous savons de reste que ces bergères et ces bergers, aux mièvreries enrubannées prétendaient se rapprocher de la nature. Et voici qu'à l'aube du XIX^e siècle, sous prétexte de ressusciter à notre bénéfice la forme tragique de l'Hellade de Périclès, ce ne sont

plus seulement les bergers d'Arcadie qu'on nous montre, sous la pleine lumière d'un ciel d'été, mais les types, les plus éloignés de notre actualité, des théogonies païennes : ceux qui réclament cette fête de l'art dans la nature, sont ceux qui réclament également la défense du paysage, ce paysage qu'ils traversent en rapide, ou en automobile faisant du cent-vingt à l'heure ! N'insistons pas. Respectons la mode du jour ; mais ne soyons pas dupes d'une sensiblerie qui ne tendrait à rien moins qu'à nous faire croire qu'en transportant le théâtre des salles fermées dans les enceintes à ciel ouvert, on a enfin provoqué chez nous une conscience plus exacte de ce que doit être l'humanité dans l'art, et ne laissons pas diminuer la Nature par ceux qui affichent la prétention de nous la révéler.

INTÉRIM



Les Livres

MON AMBASSADE EN ALLEMAGNE, 1872-1873, PAR LE VICOMTE DE GONTAUT-BIRON. ***** DES FOUS, PAR EMILE GOUDEAU. ***** PAIX JAPONAISE, PAR LOUIS AUBERT. ***** DISPARU, PAR BRADA. ***** L'AME ÉTOILÉE, PAR EMILE BLÉMONT. ***** SOLDATS AMBASSADEURS SOUS LE DIRECTOIRE, PAR A. DRY. ***** HISTOIRE DE LA MARINE FRANÇAISE, TOME III, PAR CHARLES DE LA RONCIÈRE. ***** LA RONDACHE, PAR J. PELADAN. ***** LE SIAM ET LES SIAMOIS, PAR LE COMMANDANT E. LUNET DE LA JONQUIÈRE. ***** LA RUSSIE LIBRE, PAR GEORGES BOURDON. ***** LA FOI UNIVERSELLE, PAR LÉON TOLSTOI. ***** THÉÂTRE DE MADAME, PAR M^{me} JEANNE MARNI. ***** AU PRESBYTÈRE, PAR JULES PRAVIEUX. ***** SAINTE-BEUVE ET CHATEAUBRIAND, PAR L'ABBÉ BERTRIN. *****

Ayant éprouvé comme chacun, les inquiétudes, les angoisses parfois, que soulevèrent pendant dix mois les relations franco-allemandes, on ne peut lire sans une émotion profonde le livre que vient de publier le vicomte de Gontaut-Biron : *Mon Ambassade en Allemagne, 1872-1873*. Ce sont les mémoires de l'éminent diplomate à qui incombait la redoutable et douloureuse mission de représenter la France à Berlin au lendemain de l'Année terrible : ces mémoires ont été, conformément à son désir, « revus et agencés pour être livrés au public, » par M. André Dreux, archiviste-paléographe, qui a su leur laisser toute leur poignante valeur documentaire. Songe-t-on à ce que pouvait-être, en 1872, la situation d'un ambassadeur de France à Berlin ? Quel tact, quelle dignité, quel patriotisme il fallait à un diplomate pour parler au nom d'un pays meurtri, dont la politique ne pouvait être qu'une politique d'abstention et d'effacement et ne voulait cependant pas être une politique de complaisance et de peur ! M. de Gontaut-Biron s'acquitta de cette mission, on le sait, avec un talent, un dévouement, une dignité admirables, dont il était juste de conserver le souvenir en un livre qui apporte une précieuse contribution à l'histoire de la France moderne.

* *

M. Emile Goudeau, le bon poète, qui s'est presque toujours contenté jusqu'ici de nous émouvoir doucement ou de nous égayer, a entrepris cette fois-ci de nous faire frémir en nous racontant une angoissante et douloureuse histoire où s'agitent éperdument *Des Fous* ; c'est tour à tour : l'amoureux Serneuill, l'aliéniste Zoil, le peintre Chevalosque, qui sont emportés dans une contagion de folie et d'abâtissement. Devant ces cabanons, ces camisoles de force, devant ces hommes qui « sentent crier et grincer au fond d'eux le démon malfaisant, parfois terrassé et sans cesse

renaissant », on éprouve un sentiment de terreur, de malaise et d'horreur, la sueur perle au front et l'on est tenté de demander grâce à l'auteur. Mais l'auteur est impitoyable, il va jusqu'au bout de son sujet et ne fait qu'une concession à la vie et à la raison en la personne du poète Lynar (car le seul être, à peu près sain d'esprit, du livre est un poète : c'est de la partialité !) ; celui-ci tire de toutes ces horreurs une consolante philosophie ; il se demande : « Dans ce demi-songe si bref qu'est la vie, où est la raison ? où est la folie ? où le réel où le rêve ? La vérité éternelle n'existe pas pour nos faibles cerveaux, pour nos âmes vagues ; seule a l'air d'exister vraiment la beauté fugitive, la divine beauté ».

* *

C'est au Japon — grand favori aussi de la littérature contemporaine — que nous conduit M. Louis Aubert en un volume paru sous le titre : *Paix japonaise*. Cette « Paix japonaise » est une proche parente de l'orgueilleuse *Pax romana* d'antan : autour d'elle toutes les ambitions du Japon s'ordonnent et se développent, et il serait peut-être temps que l'Europe commençât à comprendre ces ambitions, ces méthodes et cette nature, qu'elle cessât d'envisager je ne sais quel péril jaune de la même façon, avec les mêmes images et les mêmes mots qu'employaient les contemporains de saint Louis à l'égard des Mongols.

M. Louis Aubert, qu'une bourse de voyage autour du monde conduisit au Japon, s'efforce pour son compte de lever quelques voiles et de faire mieux comprendre les questions qui s'agitent entre le Japon et la Chine, entre les Japonais et les Américains ; il nous montre dans toute son ardeur, dans toute sa volonté active, la lutte qui se produit en ce moment pour le Pacifique. Rempli d'observations judicieuses et de documents, ce livre apporte une contribution précieuse à une étude dont l'urgence paraît chaque jour plus impérieuse aux peuples d'Europe ; c'est également un livre fort agréable, car, dans la seconde partie, M. Aubert renonce aux considérations philosophiques et politiques pour nous raconter, dans un style pittoresque, le plus amusant, le plus délicieux des voyages à travers la nature, les paysages, les arts du Japon jusqu'à cette île de Kyoto, « fleur du Japon » si belle vers le soir.

* *

Brada publie un roman intitulé *Disparu*. Brada est, on le sait, le pseudonyme d'une femme de lettres au talent très apprécié et très délicat, qui nous a déjà donné des romans d'une grâce exquise, telle cette *Isolée* dont le succès fut si retentissant. Le nouveau roman de Brada brille des mêmes qualités de style et d'analyse que le précédent ; il en a d'autres que le grand public prisera peut-être davantage encore, celles d'un véritable roman-feuilleton : l'histoire de cet honnête ingénieur, Marcel Lecomte, épris d'une délicieuse et tendre jeune fille, Geneviève Vaudrey, dont le bonheur serait parfait, s'il n'avait pour demi-frère une ténébreuse canaille du nom de Giuliano, est, en effet, pleine de péripéties émouvantes : substitution de noms, tentative de meurtre, disparition, subtiles recherches du disparu ; tout cela d'ailleurs est très intéressant et finit admirablement par un double mariage que les âmes tendres souhaitaient depuis la première page du roman.

* *

Le président très dévoué de la Société des poètes revient aujourd'hui à ses premières, à ses éternelles amours, il publie un volume de vers intitulé *L'Âme étoilée*. Sous ce joli titre, il a réuni toute une série de petits poèmes, où son inspiration apparaît plus fraîche, plus généreuse, plus humaine que jamais. Dans la première partie, il chante l'« Amour et la Nature » en des strophes inspirées, — dans la seconde, il a réuni des vers composés « Pour des Amis », vers

de circonstance ou d'occasion, qu'il est périlleux, généralement, de fixer définitivement dans le livre; mais les vers de M. Emile Blémont supportent à merveille cette épreuve, car, ils sont d'un bon ouvrier toujours soucieux profondément de la forme et de l'harmonie. Enfin, après un grand poème, d'une ampleur et d'une générosité profonde, *En Mémoire d'un enfant*, M. Emile Blémont nous conduit « Devant l'Infini », en des chants d'une gracieuse et haute inspiration, en des vers

..... faits d'amour,
De douleur et d'extase.

*
* *

C'est du Directoire que nous parle M. A. Dry en un ouvrage paru sous le titre : *Soldats ambassadeurs sous le Directoire*. Le sujet choisi par M. A. Dry a le mérite très particulier, pour une œuvre ayant trait à la Révolution française, d'avoir été jusqu'ici fort peu exploité; je ne sache pas, en effet, qu'on ait jusqu'ici consacré aux travaux diplomatiques des généraux Pérignon, Truguet, Aubert-Dubayet, Clarke, Canclaux, Lacombe-Saint-Michel, Bernadotte, une étude particulière. Ils en valent cependant la peine, et l'on s'en rend compte en lisant les deux volumes de M. A. Dry; alertes, vivants, émouvants, amusants, bourrés de documents, de témoignages et de correspondances, et, dans lesquels apparaît, à travers une multitude de petits et de grands faits, la difficulté de la tâche confiée à ces soldats de la République improvisés ambassadeurs dans des capitales royales, « médiocrement accueillis par les souverains, espionnés par les ministres, ridiculisés par les courtisans, insultés par les émigrés »; on est amené à juger avec quelque indulgence leurs colères, leurs exigences et leurs ardeurs parfois maladroites. Evidemment ce ne furent pas des maîtres en diplomatie, mais l'histoire de leurs ambassades n'en constitue pas moins une page intéressante, honorable, glorieuse même, de l'histoire de France.

*
* *

J'ai signalé naguère l'apparition du troisième volume de *l'Histoire de la Marine française*, par M. Charles de La Roncière; ce volume est tout à fait intéressant et nous retrace une période émouvante et souvent peu connue de l'histoire de la marine française. J'y trouve tour à tour le récit de la désastreuse expédition de Naples sous Charles VIII; le combat formidable de Navarin-Lépante, passé sous silence par presque tous les écrivains français, l'expédition de Mitylène, et celles d'Italie si émouvantes, si chevaleresques, si passionnantes; puis c'est l'impression produite par la découverte du nouveau monde, le rôle de la flotte dans la lutte de François I^{er} contre l'Islam et contre Charles-Quint, c'est Jacques Cartier et la découverte du Canada, c'est l'invasion de l'Angleterre, l'intervention en Ecosse, c'est la guerre de 1556 à 1559 contre l'Espagne et l'Angleterre, la conquête de la Corse et, enfin, les beaux projets du roi Henri IV pour doter la France d'un vaste empire colonial en Amérique, projet que d'ailleurs notre inconstance frappa de stérilité. Tout rempli de documents et de renseignements spéciaux à la marine, ce volume constitue un livre d'un rare et précieux intérêt, c'est une belle, intéressante et forte page de l'histoire de France.

*
* *

M. Joséphin Péladan a publié un fort joli roman, *la Rondache*, destiné dans l'esprit de son auteur à combler une lacune assez fâcheuse parmi les romans de ce temps, qui manquent pour la plupart « soit de bienséance, soit d'intérêt ». Il a donc voulu écrire un roman à la fois chaste et passionnant, et, pour arriver à ce résultat, il nous raconte l'histoire « d'une jeune fille romanesque qui épousa un viveur dans l'infatuation déplorable de convertir don Juan, et celle d'un

jeune homme qui devient voleur, assassin, par une autre infatuation, celle de jouer au Persée délivrant Andromède » : tel est le sujet du roman, exposé par M. Péladan lui-même. Il le développe en trois cent cinquante pages très intéressantes et émouvantes dont la simplicité étonne un peu sous la plume du tumultueux écrivain d'autrefois, mais qui n'en est que plus reposante et plus aimable.

*
* *

Tandis que le Cambodge, sous les espèces du roi Sisowath et de ses gracieuses danseuses, venait s'installer en France, le commandant E. Lunet de Lajonquière nous conviait en un volume à venir visiter avec lui *Le Siam et les Siamois*. C'est un livre d'un bien précieux et bien remarquable intérêt; tout à la fois étude économique, religieuse, administrative et récit pittoresque, amusant, vivant, d'un voyage parfois mouvementé à travers l'un des pays les plus passionnants qui soient. A la suite de ce guide expérimenté, nous séjournons à Bangkok où nous faisons connaissance avec le roi et la famille royale, l'aristocratie siamoise, où nous étudions l'organisation administrative, la religion, les arts et la littérature, et où nous apprenons à nous reconnaître au milieu des Laotiens, Annamites, Cambodgiens, Indiens, Malais; puis c'est un voyage de Bangkok à Raheng; la visite à l'Inexpugnable, à Paknam-Pho, le père des confluent, le carrefour des routes fluviales, merveilleusement disposé pour distribuer à travers tout le Siam les marchandises et les denrées; une troublante promenade à travers les étranges légendes de la Birmanie; la visite de Moulmein, celle de Rangoon, la ville « où la vie coûte si cher », puis le retour à Bangkok par les anciennes capitales siamoises, par Sukkhotai « l'aurore du bonheur », et j'en passe... Tout cela représente 1,800 kilomètres d'un voyage incomparable à travers des contrées d'un très attirant mystère et dont les Français, casaniers par goût ou hélas! par nécessité, pourront se faire une idée grâce à ce très curieux, très littéraire et très copieux récit.

*
* *

Pendant ces vacances, les amateurs de livres auront amplement de quoi satisfaire leur passion en dégustant les « nouveautés » produites sous l'ardent soleil de juillet; ils pourront aussi emporter avec eux quelques ouvrages de date moins récente dont l'intérêt ne se périmera pas, tel le beau livre publié l'année dernière par M. Georges Bourdon sous le titre *La Russie libre* que les événements politiques de Pétersbourg viennent de remettre au premier plan de l'actualité. Pour mon compte, je viens de le relire d'un bout à l'autre, et j'ai éprouvé une fois de plus l'impression profonde de cette parole généreuse et forte.

M. Georges Bourdon a sur la crise que traverse actuellement la Russie et sur les moyens à employer pour la résoudre des idées très nettes et qu'il serait périlleux d'exposer ou de discuter dans une rubrique où il ne convient pas d'avoir d'opinions politiques surtout lorsqu'elles peuvent passer pour subversives. Mais ce qu'il m'est permis de louer dans ce livre et ce que je loue sans réserve, c'est sa merveilleuse documentation : on sent que M. Georges Bourdon s'est efforcé, avant de publier *La Russie libre*, de tout voir, de tout entendre et de tout connaître, depuis le Tsar jusqu'au moujik, qu'il est allé chez les ouvriers et chez les paysans, chez les ministres et dans les bureaux, chez les étudiants et chez les grands seigneurs; le lecteur peut-être s'effarouchera parfois de conclusions un peu audacieuses; mais libre d'ailleurs de garder ses opinions, il aura gagné d'être très complètement informé d'une multitude de questions qu'il ne soupçonnait pas et prodigieusement intéressé, car les chapitres de ce livre ont tout l'attrait du plus émouvant, du plus poignant, du plus vécu des romans.

*
* *

De cette Russie qui passionne à si haut point l'opinion européenne nous vient une fois encore la parole du grand Tolstoï, en un volume intitulé *la Foi universelle*, et traduit par M. Halpérine Kaminski; cette fois, le sage Yasnaiia Poliana ne nous parle pas de révolution ni de politique, il n'en est pas moins subversif, car c'est de religion qu'il nous entretient, et sa conception est faite pour soulever bien des polémiques et bien des discussions, sinon bien de colères et bien des anathèmes, car Tolstoï, ennemi du *Credo quia absurdum*, entreprend de raisonner avec la religion, de la faire entrer dans un cadre de science et de philosophie modernes, et on jugera sans doute que pour y parvenir il la malmène quelque peu.

*
* *

Il me tient à cœur maintenant de revenir d'un mot sur le volume publié il y a quelque temps par M^{me} Jeanne Marni sous le titre : *Théâtre de Madame*; j'ai dit maintes fois en quelle estime je tenais le vigoureux et beau talent de cette femme de lettres dont l'œuvre s'impose de façon définitive et qui sait mettre tant de pensée, tant de douleur, tant de tendresse, dans un dialogue de quelques pages; je ne crois pas qu'elle ait jamais rien produit de plus émouvant et de plus fort que tels de ces chapitres du *Théâtre de Madame* : « Vacances » et « Excellent voyage », deux tragédies dont l'effet est d'autant plus intense que les moyens employés sont plus simples; « Madame Fritte », « la Vertu d'Adèle » et « Interview », des comédies d'une observation savoureuse et raffinée; d'autres encore, toutes les autres! et, pour finir, « Actrices », un acte que nous applaudirons — espérons-le — cet hiver, et qui, si j'en juge par l'effet produit sur le lecteur, fera quelque sensation devant une foule de spectateurs.

*
* *

M. Jules Pravieux vient de publier sous le titre : *Au Presbytère*, un charmant volume de nouvelles. M. Jules Pravieux connaît très bien les ecclésiastiques aimables et bons enfants, et il excelle à les peindre de pied en cap; j'avais signalé naguère avec sympathie un livre de lui, intitulé *Séparons-nous*; je préfère de beaucoup celui-ci, avec lequel il nous fait pénétrer dans l'intimité des curés de campagne. Ils sont charmants, ces curés! ennemis très convaincus du péché, mais partisans non moins inspirés de la gaieté, pleins de mansuétude, de bonne grâce, de tolérance, sachant merveilleusement concilier les opinions les plus inconciliables; le héros de l'histoire intitulée « De curés en curés » est vraiment l'homme le plus séduisant du monde, et les soutanes qui défilent autour de lui avec leurs petits ridicules légèrement — si légèrement — égratignés, forment une galerie vraiment très amusante; les autres nouvelles : « le Curé de Goulot », « Comment l'abbé Menot eut son clocher », « le Nuage d'or », « Autour d'une poule », ne sont pas moins aimables ni moins spirituelles; c'est un livre tout à fait charmant et dont on se délectera cet été.

*
* *

C'est de *Sainte-Beuve et Chateaubriand* que nous parle M. l'abbé Bertrin en un volume dont l'intérêt n'est pas médiocre. On sait l'émotion qu'avait soulevée la thèse soutenue en Sorbonne par l'abbé Bertrin, véritable réquisitoire contre Sainte-Beuve et défense de Chateaubriand et de sa sincérité religieuse. Les amis du critique des *Lundis* protestèrent avec énergie et de vives polémiques s'élevèrent, que M. l'abbé Bertrin résume en son ouvrage, où il se fait une fois de plus le champion de Chateaubriand, en soutenant énergiquement contre M. Bedier, professeur au Collège de France, la parfaite véracité du voyage en Amérique. Ce sont des querelles littéraires auxquelles la fougue et la véhémence de M. l'abbé Bertrin donnent beaucoup d'animation, de jeunesse et de vie.

PH.-EMMANUEL GLASER.

ÉLÉGANCE FÉMININE

Il sied à certaines vieilles personnes de conserver les modes de leur jeunesse. Cela ne choque pas, bien au contraire, mais à la condition qu'elles ne les aient jamais quittées, qu'on les ait toujours vues dans ces atours surannés constituant un type régulier, sans que rien de nouveau vienne y mêler une note discordante. Cette fidélité établit une originalité sur laquelle s'émousse la raillerie, mais il n'en est pas ainsi lorsque des femmes très mûres, après avoir suivi toutes les fluctuations de la mode pendant un demi-siècle, reprennent, toujours pour suivre la mode, les toilettes dont elles se paraient à vingt ans.

Il ne leur va plus, ce costume si longtemps abandonné, il jure avec leur personnalité défraîchie, et ces vieilles dames, au lieu de paraître respectables, semblent des follettes hors d'âge, vaguement déguisées.

Nous voyons ce spectacle avec le retour des modes Second-Empire, adoptées surtout par les très jeunes élégantes d'aujourd'hui et par les... retraits de cette époque disparue qui revêtent avec joie la jupe courte, le petit paletot sac; coiffent avec enthousiasme leur tête au teint flétri, aux yeux battus, aux cheveux rares, du grand chapeau bergère cher aux beautés éternisées par Winterhalter et couronnent le tout d'une blanche voilette flottante dont le réseau fleuri les masque à l'espagnole.

Ah! pauvres belles madames d'antan, contentez-vous des modes d'hier, ne reprenez pas celles qui firent vos succès, vous y perdriez trop par comparaison.

Septembre est peut-être le mois où l'on voit le moins de femmes parfaitement jolies. Elles se portent bien au retour des voyages, mais la fraîcheur de leur épiderme a souffert des caresses du grand air, des baisers du soleil, et il n'est que temps de réunir la beauté à la santé. Vite, des soins pour ce teint abîmé afin qu'il reprenne son délicieux velouté, sa pureté et sa transparence, vite des lotions de véritable Eau de Ninon, cette savante composition qui veut bien nous embellir encore, après avoir fait, voilà bientôt deux cent cinquante ans, la gloire de Mlle de Lenclos. La recette s'en est heureusement conservée fort exacte. Elle appartient aujourd'hui à la parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre et vaut 6 fr. le flacon, 6 fr. 50 franco.

Soignons en même temps la chevelure qui n'est pas sans avoir souffert de la fatigue, de la poussière, de la transpiration, sans compter les embruns lorsqu'on a séjourné au bord de la mer. Sees, durcis et tombant facilement, voilà le bulletin de santé de nos cheveux qu'il faut traiter sans attendre par l'Extrait Capillaire des Bénédictins du Mont-Majella, car ce produit seul peut enrayer la chute, détruire les pellicules, faciliter la pousse et donner aux cheveux la souplesse et le brillant sans lesquels il n'est point de coiffure facile à exécuter et agréable à voir. L'Extrait Capillaire vaut 6 fr. et 6 fr. 85 franco. On le trouve absolument authentique chez M. Senet, administrateur, 35, rue du Quatre-Septembre.

Sans que les cheveux soient malades, il arrive trop souvent que leur nuance, devant l'époque marquée pour cela, change, s'éclaircit, passe par une gamme de tons tous plus laids les uns que les autres, pour se fixer au blanc fâcheux, emblème de vieillesse, signal qu'il faut renoncer à être belle. Bien dure, cette abdication, si pénible qu'on ferait l'impossible pour l'éviter, mais l'impossible est facile en pareil cas, puisqu'il suffit de choisir, parmi les teintures à base de Henné de H. Chabrier, 48, Passage Joffroy, celle qui rendra aux cheveux une nuance ravissante et à la femme tout son charme vainqueur. Ces teintures, dont l'effet est absolument naturel, ne contiennent aucun mélange dangereux, elles sont inoffensives dans toute la force du terme, ce qui n'appartient pas à nombre de teintures soi-disant similaires, mauvaises contrefaçons d'un produit parfait, qu'il faut éviter avec le plus grand soin, et par coquetterie et par hygiène.

CHRYSANTHÈME.

AU SABLIER 14, Rue DROUOT, 7416ph. 231-24
Gde Spécialité pour DEUIL

Lits, Fauteuils, Voitures et Appareils mécaniques pour Malades et Blessés

DUPONT

Fabricant breveté S.G.D.G. — Fournisseur des Hôpitaux

10, Rue Hautefeuille (près l'Ecole de Médecine)

PARIS

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES



FAUTEUIL avec grandes roues caoutchoutées et 2 manivelles. FAUTEUILS-PORTOIRS de tous systèmes. VOLTAIRE ARTICULÉ avec tablette-appui pour malade oppressé.

Exposition Universelle, Paris 1900, 2 médailles d'or

Expositions: Lille, 1902. Reims, 1903. St-Louis (Etats-Unis), 1904. Grands Prix

SUR DEMANDE, ENVOI FRANCO DU GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ A 10 C. PRIX. CONTENANT 423 FIGURES. — Téléphone 848-67

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS à LONDRES

Via ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN par la Gare Saint-Lazare

SERVICES RAPIDES

DE JOUR ET DE NUIT TOUTS LES JOURS

(Dimanches et fêtes compris)

ET TOUTE L'ANNÉE

Trajet de Jour en 8 h. 1/2

1^{re} et 2^e Classes seulement

GRANDE ÉCONOMIE

Billets simples

Valables pendant 7 jours : 1^{re} classe : 48 fr. 25 ; 2^e classe : 35 fr. ; 3^e classe : 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour

Valables pendant un mois : 1^{re} classe : 82 fr. 75 ; 2^e classe : 58 fr. 75 ; 3^e classe : 41 fr. 50.

Ces billets donnent le droit de s'arrêter, sans supplément de prix, à toutes les gares situées sur le parcours.

Départs de Paris-Saint-Lazare :

10 h. 20 matin ; 9 h. 20 soir.

Arrivées à Londres :

London-Bridge, » — 7 h. 30 matin ;

Victoria, 7 heures soir ; 7 h. 30 matin.

Départs de Londres :

Victoria, » — 9 h. 10 soir ;

London Bridge, 10 heures matin ; 9 h. 10 soir.

Arrivées à Paris-Saint-Lazare :

6 h. 41 soir ; 7 h. 5 matin.

Les trains du service de jour entre Paris et Dieppe, et vice-versa, comportent des voitures de 1^{re} classe et de 2^e classe à couloir avec w.-cl. et toilette, ainsi qu'un wagon-restaurant; ceux du service de nuit comportent des voitures à couloir des trois classes avec w.-cl. et toilette.

La voiture de 1^{re} classe à couloir des trains de nuit comporte des compartiments à couchettes (supplément de 5 francs par place). Les couchettes peuvent être retenues à l'avance aux gares de Paris et de Dieppe moyennant une surtaxe de 1 franc par couchette.

La Compagnie de l'Ouest envoie franco, sur demande affranchie, un bulletin spécial du service de Paris à Londres.

Aux Amateurs de Cartes postales

En raison du succès obtenu par la première série de cartes postales reproduisant en couleurs les plus belles affiches illustrées établies pour son service entre Paris et Londres, via Dieppe et Newhaven, la Compagnie de l'Ouest vient de faire procéder au tirage d'une seconde série de cartes représentant ses affiches illustrées les plus remarquables éditées pour les voyages en Normandie et en Bretagne.

Les deux séries de 8 cartes sont mises en vente séparément dans toutes les bibliothèques des gares du réseau de l'Ouest ou sont envoyées franco à domicile contre l'envoi de leur valeur (40 c. chaque série) sur demande affranchie adressée au Service de la Publicité de la Compagnie, 20, rue de Rome, à Paris.

En Voyage, à la Campagne, à la Chasse les COMPRIMÉS VICHY-ÉTAT

permettent de rendre instantanément toute boisson alcaline et gazeuse

2 fr. le flacon de 100 Comprimés. EXIGER LA MARQUE VICHY-ÉTAT

CHEMINS DE FER

DE

PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

VOYAGES INTERNATIONAUX

à itinéraires facultatifs

Il est délivré toute l'année, dans toutes les gares des grands réseaux français, dans certaines Agences de voyages et divers bureaux d'émission (1), des Livrets de voyages internationaux à itinéraires établis au gré des voyageurs et pouvant comporter à la fois des parcours :

a) Sur les réseaux français du P. L. M., de l'Est, de l'Etat, du Midi, du Nord, de l'Orléans, de l'Ouest, de l'Etat (lignes algériennes), du P. L. M.-Algérien, de l'Ouest-Algérien, du Bône-Guelma et sur le réseau Corse des Chemins de fer départementaux.

b) Sur certaines lignes maritimes de l'Océan Atlantique, de la mer Méditerranée et de la mer Noire (Echelles du Levant) desservies par la Compagnie Générale Transatlantique, par la Compagnie de navigation mixte (Compagnie Touache) par la Société Générale de Transports maritimes à vapeur ou par la Société des Messageries maritimes.

c) Sur les chemins de fer allemands, austro-hongrois, belges, bosniaques et herzégoviniens, bulgares, danois, finlandais, italiens et siciliens, luxembourgeois, néerlandais, norvégiens, roumains, serbes, suédois, suisses et turcs.

L'itinéraire des voyages commencés en France, en Algérie, en Tunisie, en Corse ou en Italie, doit comporter obligatoirement des parcours étrangers; il doit ramener le voyageur à son point de départ.

Parcours minimum taxé : 600 kilomètres. — Validité : 45 jours jusqu'à 2.000 kilomètres; 60 jours de 2.001 à 3.000 kilomètres et 90 jours au-dessus de 3.000 kilomètres.

ARRÊTS FACULTATIFS

Les demandes de Livrets internationaux sont satisfaites le jour même lorsqu'elles parviennent, avant midi, aux gares de Paris et de Nice, aux Agences de voyages et bureaux d'émission ci-dessous désignés. Pour toutes les autres gares, les demandes doivent être faites au moins 4 jours à l'avance. Les Livrets commandés en Algérie, en Tunisie et en Corse étant établis en France, le délai de 4 jours est augmenté des délais de transmission.

Voyages circulaires à itinéraires fixes

La Compagnie délivre, dans les principales gares situées sur les itinéraires, des billets de voyages circulaires à itinéraires fixes, extrêmement variés, permettant de visiter, à prix très réduits, en 1^{re}, 2^e ou 3^e classe, les parties les plus intéressantes de la France (notamment l'Auvergne, la Savoie, le Dauphiné, la Tarentaise, la Maurienne, la Provence, les Pyrénées, etc...), l'Italie et la Suisse.

Arrêts facultatifs à toutes les gares de l'itinéraire. La nomenclature de tous ces voyages, avec les prix et conditions, figure dans le Livret-Guide-Horaire P.-L.-M.

La Compagnie vient de publier un album artistique intitulé Itinéraire illustré Paris-Simphon-Milan.

Cet album qui renferme des panoramas cartographiques, des reproductions en simili-gravures et dessins à la plume, est mis en vente au prix de 0 fr. 50 dans les bibliothèques des principales gares du réseau; il est envoyé également à domicile sur demande accompagnée de 0 fr. 60 en timbres-poste et adressée au Service central de l'Exploitation, 20, boulevard Diderot, à Paris.

(1) Ces Agences sont : 1^{re} à Paris : Cook & fils, 1, place de l'Opéra; Lubin, 36, Boulevard Haussmann; Voyages Modernes, 1, rue de l'Ecluse; C^{ie} Hambourgeoise-Américaine, 1, rue Auber; Grands Voyages, 1, rue du Helder et 38, Boulevard des Italiens; C^{ie} des Messageries maritimes, 14, Boulevard de la Madeleine; — 2^e à Lyon : Lubin, 76, rue de l'Hôtel-de-Ville; — 3^e à Marseille : Cook & fils, 11^{bis}, rue de Noailles; C^{ie} des Messageries maritimes, salle des bagages (traverse Nord de la Joliette, porte J).

CHEMIN DE FER DU NORD

Bains de mer

Billets d'aller et retour collectifs pour familles d'au moins quatre personnes, valables 33 jours. (Réduction de 50 0/0 à partir de la quatrième personne.)

Billets individuels hebdomadaires. (Réduction de 20 à 44 0/0.)

Billets individuels ou collectifs d'excursion du dimanche à des prix excessivement réduits (2^e et 3^e classes).

Cartes d'abonnement de 33 jours. (Réduction de 20 0/0 sur le prix des abonnements ordinaires d'un mois.)

Villes d'Eaux : Enghien, Pierrefonds, Saint-Amand, Siquieux

Billets individuels hebdomadaires. (Réduction de 20 0/0 à 44 0/0.)

Cartes d'abonnement de 33 jours. (Réduction de 20 0/0 sur le prix des abonnements ordinaires d'un mois.)

Billets d'aller et retour collectifs pour familles d'au moins quatre personnes, valables 33 jours. (Réduction de 50 0/0 à partir de la quatrième personne.)

Billets de Vacances à prix réduits

Avantageux pour les familles d'au moins trois personnes, effectuant un parcours simple minimum de 50 kilomètres.

Billets d'excursion du Dimanche pour Chantilly, Pierrefonds et Compiègne, Coucy-le-Château, Villers-Cotterêts

A des prix excessivement réduits.

Fêtes du Carnaval, de Fâques, de l'Ascension, de la Pentecôte, du 14 Juillet, de l'Assomption, de la Toussaint et de Noël

Prolongation de la validité des billets d'aller et retour ordinaires.

Voyages Internationaux avec Itinéraires facultatifs

A effectuer sur les divers grands réseaux français et les principaux réseaux étrangers. Validité : 44 à 90 jours. Arrêts facultatifs.

Billets d'excursion pour la Vallée de la Meuse

Prix : 1^{re} cl., 42.35 ; 2^e cl., 31.25 ; 3^e cl., 23.20. Validité : 15 jours.

Billets circulaires pour Pierrefonds, les Ruines de Coucy, les Bords de la Meuse, Grottes de Han et Rochefort

Prix : 1^{re} cl., 72.70 ; 2^e cl., 53.20. Validité : 30 jours.

Voyages circulaires divers pour visiter la Belgique

Prix très réduits. Validité : 30 jours.

Cartes d'Abonnement Belges de 5 et 15 jours

Délivrées par toutes les gares et stations du réseau du Nord, donnant droit à un voyage aller et retour sur les lignes françaises et libre parcours sur tous les réseaux belges.

Billets d'excursion pour l'Ecosse et le Pays de Galles

Délivrés du 1^{er} mai au 31 octobre. Validité : 45 jours. Prix très réduits.

Excursions en Espagne

Billets français délivrés conjointement avec des circulaires ou demi-circulaires espagnols. Validité : 60 à 120 jours. Prix très réduits.

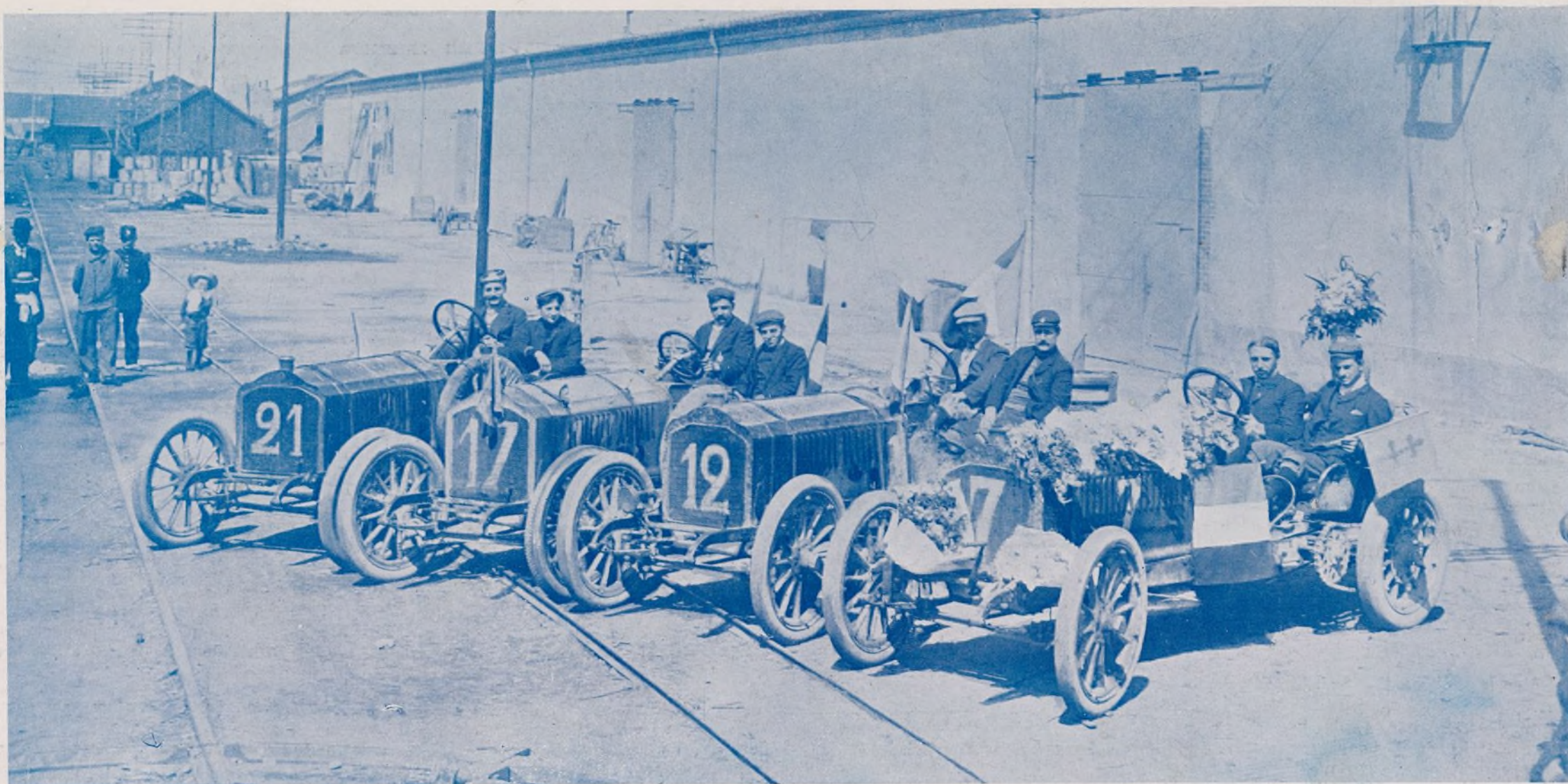
Consulter le LIVRET-GUIDE NORD. — Prix : 20 centimes

CRÈME EXPRESS JUX

Le Meilleur des Entremets fins
Dans toutes les bonnes Epiceries.

APRÈS LE CIRCUIT DES ARDENNES

Les Quatre "LORRAINE-DIETRICH" victorieuses



La marque "LORRAINE-DIETRICH" avait engagé, dans le récent Circuit des Ardennes, quatre voitures classées toutes les quatre dans les sept premières avec Duray, vainqueur de l'épreuve et recordman des 600 kilomètres sur le Circuit belge, Rougier, arrivé troisième, Gabriel, cinquième, et Sorel septième. Notre photographie représente les quatre champions de la grande marque de Lunéville, dont la performance était restée jusqu'alors inédite dans les annales de l'automobilisme.

Chemins de fer
de
Paris-Lyon-Méditerranée
NICE



NICE

USAGE EXTERNE

LAURÉNOL

Chloro-aluminate de Zinc Sulfo-Cuprique

Sans Odeur, ni Mercure
DÉSODORISATION ABSOLUE

LAURÉNOL N° 1

Antiseptie — Gynécologie — Chirurgie
Hygiène — Médecine Générale

LAURÉNOL N° 2

Désinfection des locaux
Chambres contaminées
Cabinets — Urinoirs — Fosses d'aisances
Salles d'hôpital — Wagons
Crachoirs — Linges — Vases des malades

LAURÉNOL-VÉTÉRINAIRE

Chirurgie vétérinaire — Chenils
Étables — Écuries — Poulailleurs — Haras, etc.

Détail : Toutes Pharmacies

Gros : PHARMACIE NORMALE, 19, rue Drouot, Paris



Pour répondre à tous les besoins de la Médecine humaine et vétérinaire, de l'Hygiène publique et privée, nous avons établi :

LAURÉNOL N° 1 - LAURÉNOL N° 2 - LAURÉNOL-VÉTÉRINAIRE

ANTISEPSIE - DÉSINFECTION